Livraison 2me. 3e SÉRIE. Tome 1.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 3246.

Prix de l'Abonnement, $2.00 par An, payables d'avance.
Le Numéro, 50 Cents,
Chez M. H. Billard, coin Chartres et Bienville,
Et chez l'Editeur **J. J. MARTINEZ,** 137 Exchange Alley.

NOUVELLE-ORLÉANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1885.

Nouvelle-Orléans, 1er Mars 1885.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

CONFÉRENCE.

M. LE PROFESSEUR J. J. MARTINEZ.

LES ABEILLES.

(Suite.)

IV.

SOINS A DONNER AUX RUCHES.

Propreté—visites quotidiennes—rebouchage—fraîcheur—examen rapide de l'activité des abeilles—observations—comptabilité — pas d'artifice contre nature.

Nous entendons par propreté des ruches les soins à prendre pour écarter les ennemis qui pourraient les

envahir, les gêner ou les détruire. La durée et l'avenir du rucher dépendent des soins que l'apiculteur donne à ses abeilles. Ces soins consistent en des visites fréquentes, quotidiennes s'il est possible ; soit par une seule personne ou soit à tour de rôle par tous les membres de la famille et de l'exploitation.

Brosser les ruches légèrement pour les nettoyer de la poussière qui les couvre et enlever les toiles d'araignée qui les entourent quelquefois, et où les abeilles se prennent et sont victimes des pinces et de la trompe de cette ennemie. Toutes les toiles d'araignée doivent être enlevées aux alentours des ruches et du rucher.

Ne pas laisser d'herbe sur le sol tout autour du rucher, au moins à deux mètres de distance, pour qu'aucun reptile ou batracien ne puisse s'y cacher.

Les fentes qui se produisent dans le bois des ruches doivent être bouchées avec un mastic quelconque ; mais nous conseillons d'employer un mélange de bouse de vache et de cendre de bois tamisée, en lui laissant une consistance plastique facile à manier.

Dans les pays froids, le masticage est nécessaire tout autour du tablier et du couvercle.

Le mélange que nous venons d'indiquer, à cause de la cendre, ne permet pas aux larves ou insectes de le perforer ou de s'y loger, ce qui est excessivement important.

On peut aussi, avec le même mélange, rétrécir les portes d'entrée en cas de besoin. Ces cas se présentent fréquemment dans les moments de pillage, ou de froid rigoureux.

Dans les grandes chaleurs, on peut rafraîchir l'intérieur des ruches en glissant entre le tablier et la ruche de petits coins de bois qui l'élèvent de 3 à 5 millimètres. Et c'est dans la visite du matin que l'on reconnaît la nécessité de faire cette opération, tout en consultant

le thermomètre et en ne perdant pas de vue le baromètre, deux instruments indispensables à tout agriculteur éleveur.

Entre midi et deux heures, une visite est nécessaire au rucher pour constater l'état de chaque ruche, suivant l'activité qui s'observe; le mouvement des abeilles indique de suite les besoins de l'essaim: telle ruche qui paraissait très active le jour antérieur, à la même heure, semble triste; les abeilles n'ont plus la même presse; elles sortent sur le tablier, rentrent une autre fois; les gardes de la porte négligent la surveillance; il doit y avoir quelque chose de nouveau; un ennemi sera entré pendant la nuit; un malheur est arrivé à la mère. Il faut voir de suite et remédier au mal autant que possible.

Toutes ces visites, tous ces soins, doivent être donnés sans perte de temps pour les autres travaux de l'exploitation. Et tous les membres de la famille doivent y coopérer par un contingent de soins tacite et qui n'ont rien de gênant pour personne; d'autant moins qu'en les faisant tous les jours, ces visites ne sont que de quelques minutes.

La personne qui observe prend bien vite un intérêt irrésistible à suivre tous les faits et gestes des abeilles; elle les comprend, et l'attrait devient si captivant en voyant l'admirable travail de ces jolies petites ouvrières qu'on ne se fatigue jamais de les observer et de les soigner.

Tout rucher doit avoir une comptabilite.

Les ruches doivent être numérotées et chaque numéro aura un compte ouvert au Grand Livre.

Les essaims de ce numéro y seront portés à l'Avoir; le produit du miel et de la cire aussi. Et au Doit, le

prix de la ruche et la part de soins qui lui ont été fournis.

La multiplication des abeilles est tellement puissante, lorsque les ruches sont soignées, que les moyens artificiels de production, pour avoir des ruches prospères, ne sont pas nécessaires pour le petit agriculteur. Mais il faut, comme pour tous les éléments de produits d'une ferme, porter une attention intelligente et soutenue à toutes les cultures et à tous les élevages.

L'homme qui s'y entend (et tous les hommes doivent s'y entendre) peut diriger et faire prospérer beaucoup de branches agricoles : oiseaux de basse-cour, lapins, cochons d'Inde, cochons, chèvres, moutons, bestiaux, chevaux, ânes, vers à soie, abeilles, poissons, etc. ; et pour les végétaux, il doit aborder toutes les cultures que le climat comporte : céréales, légumineuses, fourrages, fibres, arbres fruitiers et forestiers, vignes, etc., plantes potagères, etc.

Il semble que tout cet ensemble demanderait un travail considérable? Eh bien ! non : il ne s'agit que d'être administrateur, directeur et doué d'une intelligente activité.

V.

PRODUCTION.

Butinage—cueillette du nectar des fleurs—du pollen—vols par les abeilles — les fruits — les sirops — les sucres — différents goûts et couleur du miel, selon les plantes.

Les abeilles neutres qui sont les travailleuses de la ruche partent aux champs dès les premières lueurs de l'aube, lorsque le temps est beau; l'ouverture de la ruche étant placée à l'Est.

Possédant au suprême degré le don de direction, les abeilles modifient leur route à volonté et ne perdent rien de la force des éléments qui peut les aider dans

leurs travaux. C'est ainsi qu'en sortant de la ruche elles prennent leur vol contre le vent pour revenir avec le vent favorable lorsqu'elles sont chargées.

Arrivées sur les lieux de leurs récoltes, elles s'introduisent dans les fleurs pour y sucer le nectar contenu dans le calice ; lorsqu'elles ne peuvent pas le faire tout à leur aise, elles écartent les pétales et les pistils avec leurs petites pattes pour introduire leur trompe.

Quelquefois la matière visqueuse et sucrée que contient la fleur ne peut pas être sucée facilement; alors l'abeille qui connaît l'espèce a soin d'apporter un peu d'eau qu'elle dégorge par un jeu de pompe sur le suc qui s'humecte, et, peut ainsi, être parfaitement aspirée. Dans les premières heures matinales, la rosée supplée à l'eau.

Quelquefois l'abeille, qui butine le nectar, entoure ses pattes de derrière de petites boules de pollen, et revient à la ruche chargée de deux produits. Cependant elles aiment mieux séparer l'ouvrage : ou tout pollen, ou tout miel.

L'ouvrage est distribué selon les besoins et suivant les circonstances, quoique les nécessités de la ruche soient bien déterminées : dans une ruche qui travaille naturellement, c'est-à-dire où l'on ne place pas de rayons artificiels, les travaux ciriers ne s'interrompent presque jamais. Les cellules pour l'élevage et l'emmagasinage du pollen et du miel sont toujours nécessaires. Bien entendu que pour les besoins de la communauté des abeilles ces travaux finiraient par être suffisants ; mais l'homme veut une grosse part du butin et l'enlève souvent. Ce qui fait que l'abeille n'arrête jamais son travail.

Le pollen est cette substance jaune dont sont pourvus les pistils des fleurs, et qui est le germe fécondant des fruits ; les abeilles en font la cueillette en petites boules

qu'elles adaptent à leurs pattes à palettes ; ce produit sert à la nourriture des larves.

Comme on le verra dans le chapitre suivant, le miel sert aussi à fabriquer la cire.

Les abeilles butinent encore quelques substances résineuses et graisseuses, prises sur les arbres, sur des corps gras et sur les peintures fraîches ; ce produit se nomme *propolis.* Elles s'en servent pour boucher les fentes de la ruche, pour coller les gâteaux aux parois de la ruche, pour faire le centre des rayons ou pour embaumer des corps morts, etc. Cette substance qui est généralement amère éloigne les insectes nuisibles.

Le butinage qui s'effectue sur les fruits n'est jamais une menace pour les fruitiers : l'abeille n'attaque jamais un fruit sain ; si elle cueille quelquefois sur les fruits, c'est qu'ils auront été entamés par quelque insecte ou autre animal, ou qu'ils seront en état de décomposition.

Nous verrons bientôt aussi que loin de faire du mal aux fleurs, comme on le croit vulgairement, les abeilles sont de précieux agents pour améliorer les fleurs et les fruits.

Dans les saisons de sécheresse, où les fleurs sont rares, l'abeille est bien souvent voleuse ; si les ruchers se trouvent près des villes, on voit des multitudes d'abeilles chez les épiciers et chez les confiseurs : elles poursuivent les sirops et le sucre.

Elles sont très ingénieuses : on cite beaucoup de traits curieux sur leur intelligence et adresse, et de très intéressantes expériences ont été faites : on a enfermé un essaim d'abeilles dans une chambre dont les fenêtres étaient grillées. On leur a donné d'abord du miel étendu d'eau, qu'elles firent disparaître avec avidité. Ensuite du sucre brut ou cassonade, qu'elles sucèrent avec facilité ; et plusieurs autres substances sucrées et fari-

neuses, soit sèches ou humectées; tout était également consommé. On a ensuite essayé du sucre en pain, très bien cristallisé et très dur. Les abeilles vinrent faire des efforts pour le sucer, mais elles ne pouvaient rien pomper à cause de l'extrême dureté de la masse, et l'on vit de suite qu'il leur serait très difficile de faire sur le bloc de rapides récoltes. Le morceau de sucre fut néanmoins laissé presqu'abandonné vers le soir. Le lendemain on apercevait de bonne heure que les abeilles se jetaient avec une singulière animation sur le pain de sucre, et qu'il diminuait à vue-d'œil. En s'approchant on ne tarda pas à connaître le procédé qu'employaient les vaillantes ouvrières: une auge à eau était installée dans l'appartement, comme abreuvoir pour les nécessités de la colonie prisonnière. Et bien, un courant d'abeilles s'était établi de la ruche à l'auge, et de là au pain de sucre, sur lequel elles jetaient de l'eau. L'humidité défaisait la masse et les abeilles se remplissaient de sirop et revenaient à la ruche: ne pouvant emporter les cristaux de sucre, elles les faisaient fondre.

Beaucoup d'épiciers ont été témoins de ces mêmes faits.

On raconte qu'un confiseur, ayant grillé ses vitrines, fut étonné un jour de voir diminuer sa provision de sucre, sans en connaître la cause. Mais bientôt il découvrit que derrière les vitrines il y avait un interstice par où les abeilles s'introduisaient faisant leur récolte sans être vues.

La rareté des fleurs, dans les saisons de sécheresse à l'approche et à la sortie des frimas, rend les abeilles voleuses et impertinentes; elles sont fastidieuses dans les villes, et c'est à cause de cela que les ruchers doivent être selon la loi établis au moins à quatre milles des villes.

Le vol de l'abeille est très rapide. Elle peut faire

beaucoup de voyages, selon que la distance où elle fera sa cueillette sera plus ou moins rapprochée du rucher. Elle s'en écarte jusqu'à cinq milles, mais cela est assez rare.

On dit que les abeilles ne se trompent pas de ruche, et que si elles voulaient s'introduire dans une autre elles ne le pourraient pas, car les gardiennes de la porte ne le leur permettraient pas. Il est certain que les abeilles de la même ruche y reviennent et la reconnaissent; mais, est-ce à dire que les gardiennes les reconnaissent comme étant de la même ruche? C'est douteux. Ce dont on peut être persuadé, c'est que l'obligation de la gardienne est d'examiner si celle qui arrive et qui veut entrer apporte du butin. Si elle en apporte, elle doit être reçue. Venant à vide, elle court risque d'être prise pour une pillarde qui vient chercher, et elle est impitoyablement repoussée. Cependant il doit y avoir une considération et une reconnaissance pour les butineuses malheureuses qui reviennent bredouilles. Ce qui n'arrive presque jamais; n'apporteraient-elles, ces infatigables chercheuses, que de l'eau ou de la propolis, substances qui se trouvent toujours.

On a observé qu'en changeant une ruche de place, et en y substituant une autre, les abeilles qui y arrivent chargées sont parfaitement reçues. Elles sont d'abord un peu étonnées, il est vrai, mais elles se mettent bien vite au courant de la nouvelle demeure et continuent leur ouvrage sans se préoccuper davantage de ce changement.

La première chose que fait une ouvrière en entrant dans une ruche étrangère, lorsqu'elle ne vient pas pour piller, c'est de s'assurer s'il y a une mère. Elle interroge la première abeille qu'elle rencontre, en la touchant légèrement avec les antennes, ou en lui parlant. Elle

est immédiatement mise au courant de la situation.

C'est vraiment admirable comme ces petits insectes s'entendent; et c'est chose curieuse que de voir leurs petits manèges et de les comprendre! Par le jeu de leurs antennes, et bien certainement par de légers sons, que notre oreille ne perçoit pas, les insectes s'entendent à merveille et poursuivent tous leurs travaux.

Les entomologistes qui passent leur existence à étudier les insectes découvrent chaque jour des secrets qui démontrent que ces petits êtres se servent de mots et de signes pour agir et pourvoir à leur subsistance.

La nature des fleurs sur lesquelles butinent les abeilles change la couleur et la saveur du miel. De même, certains miels possèdent les qualités toxiques des plantes sur les fleurs desquelles les abeilles font leur cueillette. Dans les contrées où il existe de ces plantes, le miel peut causer de véritables empoisonnements. Les agriculteurs qui voudraient y élever des abeilles devraient détruire ces plantes vénéneuses ou en éloigner le rucher

VI.

TRAVAUX DES ABEILLES.

Les rayons—différentes cellules—la cire—le miel—la propolis—fécondation des fleurs.

Nous avons vu dans le chapitre précédent que la culture des abeilles avait pour but, en exploitant les efforts que fait cet hyménoptère pour se reproduire, d'obtenir de la cire et du miel, et de se servir de la *butination* sur les fleurs pour transporter, avec plus d'abondance et de facilité que par l'atmosphère et l'attraction fécondante des fleurs, le pollen d'un arbre à un autre, et de fleur en fleur sur le même arbre.

Pour contenir les provisions que les abeilles accumulent pour leur nourriture et celle des larves, elles construisent

des gâteaux ou rayons, formés d'un centre plat, sur lequel elles bâtissent des cellules hexagones ou à six faces, plus ou moins grandes, selon l'usage auquel elles sont destinées. Ces rayons constituent la cire.

Les abeilles élaborent la cire par assimilation : les substances sucrées qu'elles butinent, soit sur les fleurs, soit sur les fruits, ou de n'importe quels sirops, sont par elles transformées tantôt en miel, tantôt en cire.

L'élaboration de cette dernière substance se fait par la transsudation : l'abeille venant des champs pleine de la liqueur sucrée qu'elle a butinée se place quelques minutes dans un petit groupe d'abeilles, qui lui donnent un peu plus de chaleur que la température ordinaire de la ruche. Bientôt on voit surgir des anneaux de l'abdomen de la cirière de petites écailles blanches que les abeilles voisines, à l'affût, saisissent immédiatement. Ces petites écailles sont mâchées ou pétries avec la mandibule par les abeilles ouvrières qui les collent aux gâteaux pour en former les cellules.

La forme hexagone est faite avec la tête : l'abeille introduit sa tête dans la cellule et frappe contre les parois et les modèle de tous les côtés.

Lorsque l'essaim est très nombreux et que la récolte est abondante, les butineuses cirières sont en si grand nombre que toutes les petites écailles ne sont pas saisies à temps et tombent sur le tablier de la ruche, qui est souvent tapissé d'un grand nombre de paillettes de cire, semblables à des lamelles de mica blanc.

Ces paillettes sont quelquefois poussées au dehors pour la propreté de la ruche, et bien souvent reprises pour la construction des rayons ou pour être employées au collage, bouchage, calfeutrage, embaumement, etc.

Les rayons sont formés de plusieurs espèces de cellules :

1o. Les cellules qui doivent contenir le couvain

d'abeilles ouvrières ou neutres; de forme hexagonale, mais toutes égales. Cette forme géométrique est préférée parce que c'est celle qui tient le moins de place en raison de la distribution des angles.

2o. Les cellules pour couvain de mâles ou faux-bourdons, un peu plus hautes et plus larges que les précédentes, de même forme qu'elles, et aussi toutes égales entre elles.

3o. Les cellules de mère abeille ou reine; celles-ci sont rondes et placées presque toujours aux extrémités des rayons, verticalement aux autres cellules.

4o. Les cellules pour emmagasiner le miel et le pollen, hexagonales aussi, mais qui, d'une largeur à peu près égale à celle des cellules d'ouvrières et de mâles, sont souvent bien plus hautes ; — c'est-à-dire plus longues et forment des rayons irréguliers, suivant les contours de la ruche, ou remplissant des angles.

Les abeilles élaborent le miel par assimilation. Après avoir sucé le suc des substances sur lesquelles elles butinent, elles s'acheminent vers leur ruche, et généralement pendant le trajet ces sucs se sont changés en miel, et la butineuse dépose immédiatement dans la cellule la liqueur qu'elle apporte, rendant par la bouche le nectar des fleurs ou des sirops déjà élaborés.

L'abeille aspire avec la trompe les sucs qu'elle a choisis. Cette trompe se développe de plusieurs emboîtements à une longueur de 6 à 7 millimètres; pouvant ainsi atteindre assez profondément dans le calice des fleurs.

La propolis que les abeilles butinent et qu'elles apportent accumulée et collée aux pattes ne sert à l'exploitation que pour les usages déjà cités, et ne peut nullement être utilisée industriellement parlant.

Mais il est un point important dans le travail des

abeilles sur lequel nous devons nous arrêter un moment: c'est la grande utilité pour l'amélioration des fruits qui résulte du butinage d'une fleur à l'autre. Il a été démontré que l'abeille était un agent très actif et vigoureux pour transporter le pollen fécondant des fleurs. En effet, on a remarqué que dans certains pays où les arbres fruitiers produisaient des fruits chétifs et rares, ceux-ci se sont faits bons et nombreux par l'introduction des abeilles dans ces contrées. L'active ouvrière qui se fourre dans une fleur en sort toute saupoudrée de pollen pour aller se rouler dans une autre, puiser au calice le suc et y laisser tomber de ce pollen fécondant qu'elle charroie, et que sans cesse elle renouvelle. En cela l'abeille est non seulement une pourvoyeuse du dessert par son miel, elle est aussi une pourvoyeuse du grenier et de la dépense par la fécondation des céréales et des arbres fruitiers.

VII.

ENNEMIS DES ABEILLES.

Pillage, combats entr'elles—les fourmis—cafards—cancrelas—ravets—les souris — les crapauds — les grenouilles — les larves de mites et de teignes—les araignées—les oiseaux—les guêpes—les mouches apivores, etc.—maladies.

Comme nous l'avons dit au commencement, les abeilles sont en butte à beaucoup d'ennemis. Même entr'elles elles se livrent quelquefois des combats acharnés; surtout lorsqu'une ruche est un peu faible, soit après de premiers essaims, soit à cause de mortalités nombreuses: les pillardes tâchent de l'envahir. Si la colonie envahie ne peut pas résister, les abeilles qui l'habitent se mettent de la partie; se remplissent de miel et vont porter leur charge dans une autre ruche. Elles n'enlèvent que le miel. La cire et le pollen ne sont pas touchés. Quelquefois un peu de propolis est emporté.

Lorsque la ruche est livrée au pillage, il ne faut

quelquefois pas plus de six heures pour que tout le miel emmagasiné, la provision fût-elle de plus de cent livres, soit emporté complètement.

On reconnaît facilement si une ruche est en proie au pillage : il se fait d'abord un grand mouvement sur le tablier de la ruche ; il s'y livre quelques combats ; mais la multitude d'ennemis devient si nombreuse que les défenseurs ne tardent pas à être débordés. Le flot entre et il s'établit bien vite un courant d'abeilles de toutes les autres ruches à la ruche envahie. Quelquefois le pillage passe d'une ruche à l'autre ; d'autres fois plusieurs ruches sont attaquées ensemble, et dans peu de jours un rucher est dévalisé de fond en comble.

Dans les cas de pillage, l'apiculteur doit diminuer l'entrée de la ruche et même la griller tout à fait si le pillage est acharné.

Les petites fourmis sont un fléau pour les abeilles : elles envahissent la ruche pour sucer le miel et déchiqueter les larves. Les ouvrières s'en défendent assez bien, mais avec beaucoup de peine et de perte de temps. Ces ennemis s'introduisent par la porte ou par des interstices. Leur petit volume et l'acide formique qu'elles sécrètent empêchent les abeilles de les saisir facilement; alors celles-ci forment des rangs serrés, et avec leurs ailes elles balaient dehors les importunes.

Pour se défendre des grosses fourmis, les abeilles se jettent plusieurs sur une seule de ces ennemies, la saisissent par les pattes, par le corselet et autres parties de son corps, évitant les puissantes pinces et l'entraînent dehors.

Les souris entrent quelquefois dans les ruches lorsqu'on laisse une trop grande porte aux abeilles. Ces petits rongeurs causent de grands ravages parmi le couvain. Les ouvrières réussissent presque toujours à les chasser ;

mais souvent l'attaque est si vigoureuse que la souris, par suite des piqûres, meurt avant d'atteindre la porte. Il est des cas où cette ennemie atteint la porte, mais les piqûres l'ayant déjà enflée, elle ne peut plus passer ; alors elle continue à se débattre jusqu'à sa mort, qui ne tarde pas longtemps.

La grande difficulté, pour les abeilles, est de se débarrasser de ce cadavre. Il va se décomposer bien vite, et les miasmes putrides sont très nuisibles au couvain. Les abeilles s'empressent de porter remède à cette fausse situation. Par un travail inouï, elles détachent d'abord les intestins de la morte et parcelles par parcelles les entraînent au dehors.

Elles enlèvent tout ce qui peut être enlevé; et le corps étant bien nettoyé, une multitude d'ouvrières apportent de la propolis et de la cire, et en enduisent le cadavre d'une couche assez épaisse pour momifier l'animal et empêcher la putréfaction.

Cette même opération est faite pour tous les animaux un peu gros qui s'introduisent dans la ruche ; mais les momies qu'on a trouvées en plus grand nombre étaient des souris, des grenouilles, ou des crapauds.

Les crapauds sont très friands des abeilles : on en trouve souvent au-dessous du tablier de la ruche, accroupis sur le sol, d'où ils happent les abeilles qui viennent chargées des champs. Comme elles sont lourdes, elles ne viennent pas toujours droit à la porte ; l'élan les fait descendre un peu plus bas, et au moment où elles remontent pour atteindre le tablier, elles sont happées par le crapaud ; on voit parfaitement le jeu d'aspiration qui attire le mellifère dans l'énorme gueule du batracien.

On a tué des crapauds qui avaient plus de deux cents abeilles dans leur estomac.

Le goulu ne doit cependant pas être détruit, car précisément à cause de sa voracité insectivore c'est un animal des plus utiles à l'agriculture; malgré sa laideur, il doit être conservé et même élevé. Il faut donc l'écarter du rucher par quelques moyens efficaces, mais non destructeurs: en tenant bien propre le devant du rucher, et plaçant les ruches un peu haut, on peut éviter les atteintes du croqueur d'abeilles.

Les larves des teignes et des mites causent bien souvent de grands ravages dans les rayons de cire, surtout ceux contenant du couvain. Il faut les chasser avec soin. En visitant fréquemment les ruches et avec beaucoup de propreté, on peut les éviter. Ces larves s'incrustent dans le bois et sont difficiles à être saisies par les abeilles. Elles veulent souvent les enduire de propolis, mais la larve perce tout. Le dard de l'abeille lui est très peu sensible. Cependant elles réussissent, en se mettant plusieurs, à entraîner de grosses larves vivantes au dehors. Ce qui fait la joie des petits oiseaux qui s'empressent de les croquer.

Il y a plusieurs espèces d'oiseaux insectivores qui détruisent beaucoup d'abeilles; on doit leur faire une rude chasse. Comme leurs espèces varient suivant les contrées, il est bon d'observer les alentours du rucher et de voir si quelques oiseaux se tenant perchés au haut des arbres, se lancent dans l'espace, forment une courbe rapide et reviennent à leur poste. Ceux-là seront des mangeurs d'abeilles, et il faut les tuer.

On doit réputer comme ennemies des abeilles certaines espèces de guêpes, qui installent leurs nids près des ruchers. Lorsque les ouvrières reviennent de butiner, ces guêpes les saisissent au passage, les tuent et leur sucent le miel qu'elles apportaient à la ruche.

Dans certaines contrées, on a observé une grosse

mouche velue, un peu plus grosse qu'un faux-bourdon de couleur rousse pourpre, qui faisait un dégât très notable dans les ruchers. Cette terrible mouche apivore établit son poste d'affût ordinairement sur une branche sèche, et elle saisit au passage les abeilles qui reviennent chargées et lourdes de miel, les étreint avec ses fortes mandibules, et après leur avoir sucé tout le miel qu'elles apportaient, les laisse tomber au pied de l'arbre ou arbuste où est établi son poste.

L'apiculteur doit être attentif à poursuivre cette ennemie. L'ayant découverte, il doit s'en saisir avec un capuchon à papillon.

Pour détruire beaucoup de papillons et insectes nuisibles aux abeilles, on doit placer aux alentours du rucher de petits barils ouverts, dans le fond desquels on place une lumière, veilleuse ou chandelle ; ayant au préalable badigeonné les parois de goudron ou de mélasse. Les insectes et papillons, attirés par la lumière, viennent voltiger dans le baril, se collent à l'enduit et périssent.

Les abeilles sont aussi sujettes à quelques maladies. Elles sont attaquées cruellement, mais par bonheur rarement, par la dysenterie, qui alors les décime ; l'humidité est souvent cause de cette maladie. Dans ce cas, on doit changer les ruches de place ; les élever un peu plus du sol, et changer tous les jours le tablier; blanchir à la chaux les bois du rucher et même les ruches à l'extérieur ; leur donner à manger du miel et de l'eau aromatisée avec du romarin.

VIII.

AMIS DES ABEILLES.

Les petits oiseaux—les roitelets—la famille de la maison.

Nous appelons amis des abeilles tous les auxiliaires qui viennent aider les laborieuses ouvrières à l'accom-

plissement de leur tâche, soit pour détruire les ennemis qui les poursuivent, soit pour leur fournir les moyens de faire beaucoup de besogne et effectuer leur multiplication avec plus de sûreté et de rapidité.

Naturellement l'homme qui profite du travail de l'abeille est son ami le plus intéressé, et cependant il est nécessaire d'inculquer à tous les membres de la famille un amour pour les abeilles qui malheureusement n'existe pas toujours, et cela au détriment de l'avenir d'un rucher.

Nous recommandons que le rucher soit près de la maison, car nous voudrions que femme, enfants et domestiques fussent aux tous petits soins pour les abeilles : attention répétée, propreté ; leur donner à manger ; semer des fleurs et planter des arbres pour elles, leur faire des abreuvoirs, détruire les araignées et les insectes nuisibles ; si quelque abeille se noie, la sauver. Telle abeille qui, étant trop chargée, et qui est par terre, la relever et la mettre sur une branche quelconque pour qu'après un moment de repos elle puisse reprendre son vol et arriver à sa ruche.

Beaucoup de petits oiseaux à bec fin et plat sont très amis des abeilles ; ils voltigent toujours près des ruches ; parcourent tous les coins et recoins, poursuivant les larves des teignes et des mites, les forficules et autres insectes qui cherchent la chaleur de la ruche pour nicher et molestent beaucoup les abeilles ; non seulement pour le mal qu'ils leur causent, mais aussi pour le temps qu'ils leur font perdre pour les chasser. Parmi ces petits oiseaux, le roitelet se distingue ; il fait de fréquentes excursions sur les tabliers des ruches, et tout autour pour croquer les chenilles qui pourraient s'y aventurer, et aussi pour se régaler des larves mortes que les abeilles jettent au dehors.

Personne de la maison ne doit chasser ces jolis petits

amis les roitelets. Ils deviennent très familiers, et c'est avec grand plaisir qu'on les voit chercher et poursuivre leurs proies.

Toutes ces petites observations sont tout autant d'études qui donnent beaucoup d'attrait à la culture des abeilles.

Il est à remarquer aussi que ce ne sont pas seulement les abeilles qui profitent de la destruction de leurs ennemis : toutes les branches de l'agriculture en profitent, puisque ce sont aussi des ennemis pour les céréales et les fruits.

Le petit agriculteur gagne beaucoup de temps, et partant, obtient de meilleures et plus abondantes récoltes en élevant des abeilles et en en prenant beaucoup de soin.

IX.

RÉCOLTES ET OPÉRATIONS.

Epoque de la récolte—miel et cire—extraction des rayons—élaboration.

Nous voici arrivés à une des phases les plus intéressantes de notre étude : la récolte. Il s'est toujours agi pour nous de choisir le moment où les opérations d'extraction des rayons pouvaient le moins possible porter du trouble dans la ruche, et surtout causer un dommage réel au couvain. Il était donc logique que nous cherchassions le moment où l'essaim n'avait pas de couvain en cellules.

Ce moment existe parfaitement le 21me ou 22me jour après le premier essaim. En effet, après ce laps de temps, aucun œuf n'a pu être pondu : la vieille mère ayant émigré et la nouvelle n'ayant pas encore pu pondre. Moins quelques mâles, tout sera né : les mères depuis le 16me jour; les ouvrières le 21me, et les mâles le 23me.

Alors, tout ce qui se trouve dans la ruche peut et doit

être extrait. Pour cette opération, on fait passer toutes les abeilles de la ruche pleine, dans une ruche vide et bien propre, de la manière suivante : la ruche est renversée, on lui adapte dessus une ruche vide, on bouche les interstices pour que les abeilles ne sortent pas, et on frappe de petits coups très répétés sur la ruche d'en bas. Les abeilles d'abord étonnées de ce bruit, cherchent d'où il peut venir ; ne le découvrant pas, et reconnaissant un danger, se préparent à abandonner la place ; alors elles se gorgent de miel, comme pour essaimer, et elles commencent à monter dans la ruche vide ; les coups continuent ; pour les presser, on insuffle un peu de fumée dans la ruche d'en bas par un petit interstice près du couvercle du dessous ; toutes les abeilles sont bientôt en haut : la ruche est enlevée et mise à la place de la ruche pleine.

Quelques abeilles seulement sont restées dans la ruche où sont les rayons ; on les écarte avec la fumée et on procède à l'extraction des rayons.

Pour cela, il nous faut des couteaux, et surtout un soufflet.

Le soufflet est un instrument indispensable pour cultiver les abeilles.

Quoique cet instrument soit fort connu parmi les apiculteurs, nous croyons nécessaire de dire comment nous le faisons fabriquer : on achète un soufflet ordinaire ; par le ferblantier, on fait faire une boîte ronde, longue de 25 centimètres et d'un diamètre de 7 centimètres ; l'extrémité de cette boîte conserve la forme d'un petit entonnoir ; la base s'adapte à l'extrémité du soufflet, sur la planche immobile de laquelle s'allonge une petite patte qui vient de la boîte et s'y fixe avec deux ou trois vis. La boîte s'ouvre près de la partie adhérente au soufflet, laissant à la partie extrême le plus grand vide.

Dans l'intérieur de la boîte, ou tube en légère tôle ou en fer blanc, deux petites grilles sont installées; une est fixée à la partie basse, celle du soufflet, et l'autre à la partie haute, à l'extrémité, près de l'entonnoir.

Pour se servir du soufflet, on roule plusieurs bandes de linge propre, larges de huit à dix centimètres; on y met le feu d'un côté, et on place la mèche dans la partie haute de la boîte, laquelle est immédiatement adaptée à la partie fixée au soufflet. On fait jouer le soufflet, et par l'entonnoir sort un jet de fumée que l'on dirige où l'on veut. Il faut être mesuré dans l'emploi de la fumée, car si on envoyait trop de fumée vers les abeilles elles s'envoleraient, ou elles seraient asphyxiées.

Le soufflet est une baguette magique pour l'apiculteur, avec cet instrument il fait ce qu'il veut des abeilles.

Dans quelques opérations d'essai ou d'étude, si on a besoin d'endormir les abeilles, on peut mélanger à la mèche quelques substances soporifiques, mais avec beaucoup de mesure, car les abeilles pourraient bien ne plus se réveiller. Même après avoir été endormies le plus légèrement possible, elles restent, pendant plusieurs jours, après leur réveil qui s'effectue en leur jetant un peu d'eau, toutes hébétées et peu actives.

Dans la pratique apicole, comme nous l'entendons, nous employons trois couteaux seulement. Nous les faisons fabriquer par un serrurier; c'est une tige ronde en acier de sept à huit millimètres de diamètre, longue de soixante centimètres. A une extrémité on aplatit la tige sur quatre ou cinq centimètres de longueur et on la recourbe en rectangle. Deux couteaux sont fabriqués ainsi: dans l'un la courbe tranchante est à plat, pour pouvoir détacher les rayons en dessous; la largeur de cette lame ne doit être que de sept millimètres, pour pouvoir passer entre les rayons sans les déchirer. Dans

l'autre couteau la lame peut avoir plus de largeur ; le tranchant est disposé de manière à séparer les rayons des parois de la ruche en les coupant de haut en bas.

Le troisième couteau est une palette longue de quinze centimètres sur quatre de large, très tranchante à l'extrémité et très mince sur sa longueur. Cette espèce de spatule qui peut être une tringle aplatie, sert à trancher des rayons dans les cas où on est obligé de le faire, soit qu'on ne puisse pas d'un coup enlever le gâteau tout entier, soit qu'on veuille en laisser quelque partie.

Chacun de ces couteaux peut être pourvu d'un manche en bois ou tout simplement d'un anneau fait sur la même tige d'acier.

Lorsque l'apiculteur comprend bien le travail des abeilles et les soins à leur donner, il trouve dans le soufflet et ces trois couteaux des auxiliaires très utiles, faciles à manier et très bon marché.

Ces instruments vont de pair avec les modèles de ruches que nous avons adoptés. On verra qu'avec ce système d'exploitation tout se fait naturellement, et que pour que l'extraction des rayons se fasse sans ruptures il ne faut pas laisser dans l'intérieur d'obstacles à la marche des couteaux.

Il semblerait tout d'abord que ce travail d'extraction est plus compliqué et moins pratique que celui des ruches à cadres ou à compartiments ; mais l'expérience nous a démontré que les abeilles travaillent avec plus de vigueur et sont toujours bien plus saines dans des ruches lisses, où les rayons sont fréquemment renouvelés, que dans les autres où leur travail est dirigé, et où leurs cellules sont artificielles.

Après l'extraction des rayons il faut procéder à la coulée du miel. Pour cela, nous plaçons sur un réservoir

en zinc ou en bois un tamis à treillis de fer, dont les mailles n'ont pas plus d'un millimètre carré.

Les rayons sont taillés et les cellules ouvertes avec un couteau. Il faut avoir soin d'enlever les cellules qui contiennent du pollen, car cette substance donne un mauvais goût au miel ou l'aigrit.

On laisse couler le miel naturellement sans le presser pendant une journée.

Si on veut activer l'égouttage, on peut mettre l'appareil au soleil, avec une vitre sur le tamis. La chaleur fait couler quelquefois de la cire dans le récipient qui reçoit le miel, mais on l'enlève toute figée, et le miel ne s'en ressent nullement.

Comme la récolte, selon notre méthode, se fait toute l'année d'essaimage, on peut garder les gâteaux de 8 à 10 ruches et fondre tout à la fois. Dans les familles où il y a peu de ruches, après chaque extraction l'égouttage peut se faire par les femmes de la maison. On peut même alors se passer de tamis, et presser les rayons entre les mains pour en faire couler le miel, qui doit être tamisé dans un canevas avant d'être mis en baril ou en bouteilles.

Quant à la cire, nous l'avons toujours fondue de la manière suivante : dans de petits sacs de grosse et claire toile à sac, nous avons mis les résidus des gâteaux dont le miel était extrait, et nous avons fait bouillir le tout à petit feu durant 20 ou 25 minutes ; après cela, on tord ou on presse le sac ; toute la cire s'écoule et les résidus restent dans le sac.

Toutes les opérations aux ruches doivent se faire de bonne heure, soit pour les nettoyer, faire des essaims forcés, faire des transvasements ou extraire des gâteaux de miel ou de cire. De bonne heure on n'interrompt pas le travail des ouvrières, et surtout on évite les pil-

lardes qui trouvent plus commode de venir voler le miel de la ruche qu'on travaille que d'aller chercher aux champs leur butin.

X.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Tribut aux abeilles — leur génie et labeur — la garde — reconnaissance à l'entrée — l'inspection — les *ventilateuses* — la défense — mortalité — le bruit des ailes qui dénote colère — connaissent-elles l'apiculteur ? — connaissance du temps—hiver et tempête.

L'élevage des abeilles est pour tout le monde en général et pour les agriculteurs en particulier d'un grand enseignement pratique, sous le rapport du labeur ardent, de la distribution et du génie du travail. Cet ingénieux petit insecte nous enseigne à profiter du temps et à employer les éléments comme auxiliaires de nos entreprises. Nous soutenons que le cultivateur qui élève des abeilles sera toujours plus à son aise dans ses affaires que celui qui n'aura pas de ruches.

L'apiculteur fournit un grand exemple aux travailleurs des champs, et on doit en remercier les abeilles. Travailler à la propagation de la culture des abeilles c'est travailler en faveur du bien-être de l'agriculteur et de tout le monde.

L'ordre dans la ruche pour tous les travaux, la garde à la porte, la surveillance générale, sont des modèles de régularité excellents à suivre dans toute exploitation.

En suivant de très près toutes les manœuvres des abeilles, on est forcé de reconnaître chez cet intéressant mellifère, outre un très grand génie naturel, la facilité de se renseigner mutuellement, soit par les attouchements ou en se parlant, sur les moyens de pourvoir aux nécessités de la vie : la garde qui se tient à la porte, la reconnaissance à l'entrée, l'inspection des abeilles, la défense, l'annonce du danger, l'annonce des lieux riches en butin ;

enfin, une multitude de faits viennent à l'appui pour démontrer les extraordinaires aptitudes des abeilles.

On a prétendu que les abeilles connaissent celui qui les soigne et ne le piquent pas. Il faut croire plutôt le contraire: c'est-à-dire que l'apiculteur connaît les abeilles et ne fait rien qui puisse les fâcher; il étudie leurs mouvements, n'en fait pas de brusques lui-même, ne les inquiète pas inutilement; d'ailleurs, il voit très bien lorsqu'elles sont fâchées, par leur vol inquiet et précipité, près de la personne, et aussi par un bruit d'ailes qui est beaucoup plus rapide et d'un bourdonnement beaucoup plus aigu.

Il semblerait démontré que les abeilles ont le don de prévoir que l'hiver sera rigoureux, car elles bouchent bien tous les interstices et collent le tablier de la ruche avec de la propolis. On reconnaît facilement cela en voulant soulever le tablier et en le trouvant plus ou moins scellé.

Elles prévoient aussi l'approche d'une tempête, car quelques heures avant elles ne sortent pas pour butiner, et si elles sont dehors elles s'empressent de rentrer. En effet, on sent peser quelque chose de lourd dans l'atmosphère. L'empressement des abeilles qui rentrent silencieusement et comme épouvantées jette une tristesse froide autour du rucher.

Si on était obligé de nourrir les abeilles, il faudrait bien prendre soin de leur donner le miel ou la sucrée de manière que celles des autres ruches ne se livrent pas au pillage. Sans donner notre moyen comme unique nous le croyons très approprié au besoin d'une ruche faible. Nous faisons à la partie supérieure du couvercle de la ruche plusieurs trous ronds, avec une mèche de deux centimètres de diamètre, et nous appliquons dans cette ouverture le goulot d'un flacon, qu'au préalable

nous avons rempli de miel, et que nous avons fermé avec une toile, assez grosse pour que le miel transpire et ne coule pas. Le flacon renversé bouche l'ouverture. Dans la ruche les abeilles sucent le miel à travers le linge, à tour de rôle, et au fur et à mesure de leurs besoins. La partie de la ruche où se trouve placé ce secours en miel est loin d'être à portée des pillardes et ne peut pas être gaspillé.

Bien d'autres considérations se groupent dans notre esprit, mais le cadre de cette étude ne nous permet pas de nous étendre autant qu'on pourrait le faire sur l'exploitation des abeilles. Aussi, engageons-nous les agriculteurs qui voudraient élever des abeilles, à lire quelques ouvrages d'apiculture et à s'abonner à quelques publications traitant de cette importante branche de l'agriculture.

XI.

CONCLUSION.

Dans cette petite étude sur les abeilles nous ne faisons que raconter tout naturellement ce que la pratique nous a enseigné, et ce que nous nous rappelons avoir appris en lisant des livres d'apiculture.

Nous avons cultivé des abeilles sous des zones tempérées, telles que la République Argentine, l'Uruguay, le Brésil, le Paraguay et la Bolivie. Le contenu de ce petit travail n'est que le résultat de ce que nous avons observé à côté des ruches, sous ces climats.

Nous pouvons ne pas être d'accord avec beaucoup d'apiculteurs sur certains points qui touchent à l'exploitation ; cependant, nous ne demandons qu'à être convaincus, et nous serons toujours heureux de recevoir l'enseignement qui peut nous manquer.

Mais il est un point sur lequel nous espérons que nous

serons tous d'accord, et c'est justement à ce propos que nous voulons solliciter le concours de tous les hommes qui s'intéressent au développement des branches industrielles qui se rattachent à l'agriculture.

Voici ce point :

Il se passe aujourd'hui dans le monde entier un fait économique désolant : la grande industrie a noyé les marchés de produits ; les machines, se perfectionnant de plus en plus, auront de moins en moins besoin de bras. Il s'ensuit des chômages inquiétants.

Que vont faire tant d'ouvriers sans travail ?

Il faut les employer.

L'agriculture fournit de quoi manger à tous ceux qui travaillent la terre.

Il faut de suite organiser un plan agricole pour former et mettre à leur aise, par le labeur toujours sûr de la terre, les nombreuses familles de travailleurs que la misère va étreindre.

Dans ce plan doivent entrer beaucoup de variétés de culture.

Celle des abeilles y est indispensable, et voilà pourquoi, malgré notre insuffisance, nous n'avons pas hésité à faire de cette étude un petit Manuel pratique pour l'élevage à bon marché de ce précieux mellifère.

ERRATA.

Dans la livraison précédente des Comptes-Rendus, à la page 24, 3me ligne, au lieu de : *cinq à huit jours*, lisez : *deux à trois jours*.

A la page 25, avant-dernière ligne, au lieu de : *quatorzième jour*, lisez : *douzième jour*.

A la page 26, dernière ligne, au lieu de : 25*me au* 30*me jour*, lisez : *seizième au dix-huitième jour*.

Séance du 9 Janvier 1885.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures moins un quart, la séance est ouverte.

Lecture et adoption du procès-verbal de la réunion du 12 décembre 1884.

M. le Dr. Turpin présente de la part de Mlle Léonie Pichot un manuscrit sous ce titre : " Une page d'histoire."

M. le Président nomme un comité composé de MM. Alfred Mercier et Bussière Rouen, pour prendre connaissance de ce travail.

L'ordre du jour appelle l'élection annuelle du Bureau. M. le Secrétaire annonce qu'il a reçu une lettre de M. le Général Beauregard, et qu'il doit la communiquer avant que l'Athénée procède au choix de ses officiers. C'est un motif de délicatesse, dit-il, qui empêche notre Président d'être parmi nous ce soir : il veut laisser le champ libre à la discussion ; malgré tout l'honneur qu'il ressent d'être à la tête d'une association comme la nôtre, il croit qu'il serait de l'intérêt de notre Société de choisir un président parmi les membres moins souvent absents que lui ; car, malheureusement, ses occupations et les irrégularités de sa santé le mettent dans l'impossibilité de diriger nos séances aussi souvent qu'il le désirerait.

M. le Dr. Turpin demande la parole.—L'Athénée comprend les sentiments honorables qui ont dicté la lettre dont le Secrétaire vient de lui donner connaissance ; mais il tient à conserver pour chef celui qui s'est toujours montré si dévoué à notre Société et qui a conduit nos discussions avec tant de sagesse. Nous saurons toujours trouver un premier et un second vice-présidents qui se feront un devoir et un plaisir de remplacer le président absent.

L'Assemblée décide à l'unanimité que M. le Général Beauregard soit invité à rester au fauteuil de la présidence.

L'Assemblée procède à l'élection des autres officiers. Sont élus :

MM. Alcée Fortier, 1er vice-président.
Le Dr. Le Monnier, 2me vice-président.
Bussière Rouen, 1er sous-secrétaire.
John L. Peytavin, 2me sous-secrétaire.

Comité de Rédaction :

MM. Alcée Fortier, président.
Dr. Turpin,
Bussière Rouen,
Dr. Dell'Orto,
J. J. Martinez.

Une causerie dans laquelle M. Jules Michel montre Déroulède comme soldat et comme poète, termine la séance.

Séance du 23 Janvier 1885.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Le procès-verbal de la séance du 9 janvier 1885 est lu et adopté.

M. Bussière Rouen, 1er sous-secrétaire, donne lecture du manuscrit que Mlle Léonie Pichot adresse à l'Athénée sous ce titre : " Une page d'histoire."

Le secrétaire perpétuel fait un rapport sur l'état financier de la Société, et propose qu'une somme de dix piastres soit offerte à la caisse de l'Union française. Le rapport et la proposition du secrétaire perpétuel sont adoptés.

M. le Professeur Martinez fait la motion que l'Athénée vote qu'une somme de dix piastres soit remise à M. le Consul d'Espagne pour aider au soulagement des popu-

lations si cruellement affligées par les récents tremblements de terre du Midi de la péninsule. Adopté. MM. Martinez et Alfred Mercier sont chargés, par M. le Président, de présenter l'offre de l'Athénée à M. le Consul d'Espagne.

M. Martinez dit que l'état des finances de la Société le permettant, il est prêt à rembourser, par le tirage au sort, une des actions souscrites par les membres. L'Assemblée procède à cette opération : l'action sortie échoit à M. le Dr. Le Monnier.

Publications reçues : *Journal of Education for home and school*, Janvier 1885 ; *The New Orleans Medical and Surgical Journal*, Janvier 1885 ; le Journal *Les Petites Annonces de la Nouvelle-Orléans ;* le Journal *Les Petites Affiches de New-York ;* le *Bulletin mensuel de la Société d'acclimatation de France ;* le *Progrès de Los Angeles, Californie ;* le *Bulletin du Cercle de St. Simon, Paris ; Science de Cambridge, Massachusetts ;* la *Revue canadienne.*

M. le Président prononce l'ajournement.

UNE PAGE D'HISTOIRE.

La troisième partie de l'ouvrage de M. le comte de Paris sur la guerre d'Amérique a été publiée à Paris. Il ne nous appartient pas de relever les erreurs militaires du noble écrivain. Cette tâche, très-facile assure-t-on, revient aux généraux qu'il a combattus sous l'égide du Général McClellan dont il était aide-de-camp.

M. le comte de Paris et son frère, en venant offrir leurs épées à Lincoln, croyaient défendre la cause de la liberté représentée par le Nord, contre celle de l'oppression soutenue par le Sud. D'aucuns ont affirmé — nous nous

refusons à le croire—que le chef actuel de la maison de Bourbon, non alors reçu à Frohsdorff, voulait se créer une popularité. Il espérait, dit-on, ramasser dans le sang des Confédérés cette couronne que déjà l'expédition du Mexique commençait à faire glisser du front de l'empereur Napoléon III, et il se trompe parfois sciemment dans la relation des faits confiée, prétendent les médisants, à la rédaction intelligente du duc d'Aumale. Nous ne voulons point admettre cette accusation. Si justifiée qu'elle soit d'ailleurs par les apparences, elle ne s'appuie sur aucune preuve positive, et la dignité de l'histoire, comme la dignité des vaincus, exige l'impartialité envers ceux mêmes qui ne sont point préoccupés d'être justes envers nous. Nous ne supposerons donc pas qu'ils aient adopté par anticipation, et dans le but d'être agréables aux Fédéraux l'aphorisme du chancelier de fer: "La force prime le droit." Encore moins voudrions-nous soulever de nouveau le débat que le sort des armes a dès longtemps réglé, dont le Sud tout entier a de bonne foi accepté la solution. Semblables à ces champions des joûtes chevaleresques d'autrefois, qui se battaient à outrance en champ clos et qui, le combat terminé, se serraient la main et renouvelaient la fraternité d'armes, le Sud a abjuré toute pensée de vengeance. Les deux sections s'entendent, marchent d'accord.

Revenons donc sans haine, sans acrimonie sur un passé qui est déjà de l'histoire. Examinons impartialement la situation telle qu'elle était il y a vingt-cinq ans. Il s'agit de la vérité historique, rien de plus; tous les partis doivent être également disposés à l'entendre.

M. le comte de Paris et M. le duc de Chartres se faisaient illusion en s'imaginant être les champions de la liberté. Peut-être eussent-ils pu s'éclairer s'ils eussent daigné lire les articles qu'écrivait à cette époque sur la

Sécession Emile de Girardin, le seul publiciste de l'Europe qui ait défendu la cause des Etats-Confédérés.

Pour tous ceux qui se sont donné la peine de remonter aux sources, l'esclavage a été, non la cause exclusive, mais la cause déterminante de la guerre. Au commencement le Nord possédait des esclaves aussi bien que le Sud. Il est même constant que la traite des noirs sur la côte Africaine était faite par les vaisseaux construits, équipés et montés au Nord par des constructeurs du Nord, des armateurs du Nord, des hommes du Nord. Jamais vaisseau du Sud n'y fut engagé. C'est un fait historique que vers 1770 les Etats du Sud s'opposèrent fortement à l'établissement de l'esclavage parmi eux. Il y fut introduit par les hommes du Nord, à l'aide des capitaux fournis par le Nord. Celui-ci s'était aperçu que l'institution était plus nuisible qu'utile à ses intérêts. Au lieu de libérer ses esclaves comme l'exigeait peut-être la logique de sa philanthropie, la Nouvelle Angleterre, toujours pratique, les vendit à beaux deniers comptants au Sud où la culture du coton et de la canne à sucre exige le travail de l'Africain dont le tempérament supporte facilement une chaleur écrasante pour le blanc. La constitution des Etats-Unis garantissait pleinement au maître ce genre de propriété. Cependant les émissaires que les fanatiques envoyaient au Sud y prêchaient aux esclaves le meurtre, le pillage, l'incendie. L'insurrection conduite par John Brown dont on fit un martyr et que Victor Hugo compara à Jésus-Christ, en est la preuve. La presse abolitioniste retentissait chaque jour d'outrages à l'adresse de la section esclavagiste.

En dehors de ces griefs, le Sud se plaignait que les millions annuellement versés par lui dans le trésor fédéral ne servissent à alimenter que la prospérité d'une seule section ; que les chantiers maritimes à l'entretien

desquels tous les États contribuaient fussent établis au Nord. Un seul au Sud, celui de Pensacole étant insuffisamment subventionné. Un tarif protecteur des intérêts du Nord au détriment de ceux du Sud excitait aussi le mécontentement.

Ainsi, le trésor commun payait des primes énormes aux pêcheries de la Nouvelle Angleterre. En d'autres termes, après avoir payé le pêcheur qui prenait le poisson, il fallait encore payer le poisson même. Le coton, le sucre déclarés denrées de première nécessité ne payaient aucun droit, tandis que le fer, le charbon, les objets manufacturés également indispensables au Sud étaient assujettis à des impôts écrasants. La représentation des Etats de la Nouvelle Angleterre étant beaucoup plus forte que la nôtre, il était devenu impossible de réformer ces abus. Dans ces circonstances, l'élection d'Abraham Lincoln porté au fauteuil présidentiel par un tiers des suffrages (il n'eut pas un seul vote dans les Etats situés au sud du Maryland) parut un défi lancé au Sud qui, atteint dans ses intérêts matériels, outragé dans son honneur national, accepta la provocation et se retira d'une association dont il supportait toutes les charges sans en partager les bénéfices.

Cette retraite stupéfia son adversaire qui, le premier, par la voix de ses orateurs et de ses journalistes, s'était écrié : "Let the Union slide !...... The South cannot be kicked out of the Union...." On voulut néanmoins l'y faire rentrer à coups de canon. Il croyait pourtant le droit de sécession consacré par l'exorde de la fameuse Déclaration d'Indépendance :

" *We hold these truths to be self-evident that.... all men are endowed by their Creator with certain inalienable rights ; among these are life, liberty, and the pursuit of happiness.... Whenever any form of government becomes destructive of*

these ends, it is the right of the people to alter or to abolish it and to institute a new government............ When a long train of abuses and usurpations, pursuing invariably the same object, evinces a design to reduce them under absolute despotism, it is the right of the people, it is their DUTY to throw off such *government and to provide new guards for their future security."* *

Jefferson et tous les Pères de la République nous semblaient unanimes sur ce point.

Lincoln lui-même, pendant la deuxième session du trente-sixième Congrès, alors qu'il était sénateur de l'Illinois, prononça en Janvier 1848 que "tout Etat ou même toute fraction d'Etat opprimée par le gouvernement fédéral avait le droit de s'en séparer. La Géorgie, l'une des Carolines et un ou deux autres Etats en donnant leur adhésion stipulèrent expressément leur droit à se retirer de l'Union dès qu'une majorité tyrannique se disposerait à les opprimer. C'était la seule défense du faible contre le fort, et le grand État de New-York n'accepta le pacte fédéral qu'à cette condition nettement exprimée. Le Massachusetts même a ouvertement réclamé et pratiqué le droit de nullification et de sécession.

En effet, chaque Etat est souverain, et en entrant dans l'Union il n'abdique point sa souveraineté, renonçant seulement à quelques-uns de ses privilèges pour le bien général, libre de se retirer le jour où le pacte fédéral serait contraire à ses intérêts au lieu de les favoriser. Telle était l'antique doctrine qu'appuyaient encore les Résolutions de 1798. Le fanatisme sectionnel pouvait seul envisager les choses sous un point de vue différent, faire appel aux armes au nom de la philanthropie.

Abolitioniste de la veille et non du lendemain, nous

* Constitution of the United States of America, page 196.

ne venons pas faire ici l'apologie de l'esclavage. Nous ne dirons pas—ce qui est rigoureusement vrai—que cette institution fut bienfaisante à l'origine puisqu'elle arrachait à une mort affreuse, à l'anthropophagie, les Africains vendus par leurs proches eux-mêmes. Nous ne ferons pas observer que ceux à qui leur sort inspirait une si vive sollicitude n'avaient pas une pensée pour les 40 millions de serfs (blancs) de la Russie non encore affranchis, pour les esclaves chrétiennes vendues publiquement chaque année sur le marché de Constantinople. Nous nous bornerons à affirmer que le sort des esclaves, à peu d'exceptions près, était moins rigoureux que celui des classes ouvrières dans les districts manufacturiers de la philanthropique Angleterre et du Nord même. Jamais les enfants noirs—ni les hommes—n'ont été assujettis au travail écrasant des *longues heures* que subissaient alors les enfants dans les manufactures de Birmingham et de Manchester. Leur sort était plus doux que celui des paysans de la plus grande partie de l'Europe sans en excepter la France. Payés pour tout travail extra, bien nourris, bien vêtus, bien soignés — dans l'intérêt des maîtres, nous l'accordons — ce qu'il y avait de vraiment dur dans leur situation, c'était le châtiment infligé en cas de manquement à leurs devoirs. Mais ce châtiment que nous ne voulons pas excuser, n'était-il pas appliqué aux marins et aux soldats anglais pour de légères infractions à la discipline? N'était-ce pas tout récemment qu'il avait été aboli aux Etats-Unis?

En Europe des plumes brillantes, des esprits élevés, trompés par les éloquents mensonges de Mme Stowe, séduits par l'apparence chevaleresque de la Croisade soi-disant entreprise par le Nord en faveur de la Liberté, employèrent contre le Sud leur talent, ou, comme les princes d'Orléans le combattirent avec leur épée. Il ne

faut pourtant pas l'oublier : l'affranchissement des noirs était si peu le motif réel de la guerre que la proclamation d'émancipation fut pour Lincoln une *nécessité*, une *mesure militaire* applicable aux seuls rebelles, tandis que les Etats restés loyaux devaient continuer à jouir de leur propriété noire. L'amour du nègre n'était donc qu'un prétexte. Si les abolitionistes se fussent tenus tranquilles, l'esclavage aurait disparu graduellement par la seule force du progrès. Les esprits en général y étaient préparés. L'émancipation se serait accomplie sans secousses. Nous n'eussions point éprouvé cette série de désastres qui, changeant en jours de deuil les courtes joies d'une période de triomphes inouis, devait pendant vingt années faire du Sud la Pologne de l'Amérique. Guerre héroïque, au cours de laquelle le Sud sans alliés, sans armes, sans argent, souvent sans pain—nous avions presque dit sans soldats*—lutta contre la puissance du Nord soutenu par ses légions sans cesse renaissantes, par les sympathies et l'aide effective de l'Europe. En remontant vers le passé, ces souvenirs tristes et glorieux se dressent devant nous. Nous revoyons la patrie sanglante, le front ceint de l'auréole du martyre et, pour ses enfants, plus belle dans son infortune qu'autrefois dans sa splendeur. Avec une profonde émotion nous nous rappelons ces beaux vers d'un éminent écrivain Louisianais dont le patriotisme égale le talent :

> "Si bientôt à la nuit doit succéder l'aurore,
> Si la patrie en deuil reste ferme en sa foi ;
> Si le lion blessé rugit et lutte encore,
> Brise qui viens du Sud, parle-moi, parle-moi."

Et notre regard se voile.... Mais non ! arrière, pensées lugubres ! Livrons-nous à l'espérance : le temps des

---

* On sait qu'après avoir donné les hommes faits, il ne resta à la Confédération que des vieillards et des enfants : ceux-ci voulurent aussi combattre pour leur pays.

épreuves est passé. Bientôt le parti qui a signalé son passage au pouvoir par les ruines qu'il a amoncelées, la corruption qu'il a protégée et encouragée, ce parti aura vécu. La Louisiane, le Sud entier saluent l'ère de prospérité que leur annonce l'avènement d'un Président démocrate et honnête homme. Les liens de l'Union seront raffermis, rendus indissolubles, et le monde entier convoqué à la grande fête internationale qui va s'ouvrir, verra les deux sections marchant la main dans la main à la pacifique conquête qui a pour objet l'Art, l'Industrie et le Progrès.

H. LÉONIE PICHOT.

NOUVELLE-ORLÉANS, 1er Décembre 1884.

Dimanche, 25 Janvier 1885.

CONFÉRENCE PAR L'HON. CHARLES GAYARRÉ SUR LA RACE LATINE EN LOUISIANE.

A la date inscrite ci-dessus, le vénérable historien de la Louisiane, l'auteur de *Fernando de Lemos* et de *Philippe II d'Espagne*, entrait dans la salle de l'Union française, à une heure de l'après-midi, accompagné des membres de l'Athénée, et, présenté par notre président M. le Général Beauregard, était chaleureusement accueilli par un de ces auditoires d'élite, dont l'affectueuse estime dédommage l'homme d'étude de toutes les peines qu'il a pu prendre pour parler un langage utile et agréable aux personnes qui l'écoutent. Après qu'une profonde attention eut succédé aux applaudissements, le conférencier, d'une voix claire et soutenue, s'exprima dans les termes suivants.

LA RACE LATINE EN LOUISIANE.

Mesdames et Messieurs,

Cette nombreuse et brillante assemblée que j'ai sous les yeux, et qui a été précédée par d'autres du même genre auxquelles j'ai eu plusieurs fois l'honneur d'assister, me paraît être la consécration répétée et maintenant permanente d'une grande, d'une belle et patriotique idée, qui est celle de rendre à la langue maternelle de la Louisiane—à la langue française, latine par son origine, un tribut mérité—un hommage filial—et d'assurer parmi nous la continuation de son existence, non seulement en lui consacrant un asile près du foyer domestique, mais encore en lui donnant une sorte de vitalité publique qui s'élargisse tous les jours davantage, comme cette lumière du matin qui blanchit d'abord faiblement l'horizon, avant de se montrer dans toute sa splendeur. Cette idée, dis-je, conçue par des esprits éclairés, réchauffée et nourrie dans de nobles cœurs, a donné naissance à cet Athénée Louisianais que vous aimez à encourager par votre présence et par le concours de vos sympathies. Je suis heureux d'y joindre les miennes en cette occasion et de vous adresser la parole dans cette langue française qui fut celle de notre berceau. Elle est sœur de la langue italienne et de la langue espagnole, et toutes trois appartiennent à la vieille et illustre famille latine. Si la langue française a été bannie de nos débats judiciaires, législatifs et politiques, il est de notre devoir de faire en sorte qu'elle retrouve dans le domaine des lettres une patrie dont il ne soit pas possible de la chasser. C'est dans ce but, sans doute, que l'Athénée Louisianais a été créé. C'est désormais un fait accompli, et accompli avec toutes les garanties d'un succès durable. Une pareille

institution promet à notre race latine, ici transplantée, une ère nouvelle où le culte de l'intelligence marchera, je l'espère, au moins d'un pas égal avec tous les autres cultes. Toute resplendissante de jeunesse et de beauté que puisse être la Louisiane, elle ne sera jamais que la statue de Pygmalion, si le souffle créateur qui émane de l'amour des lettres, des arts et des sciences ne communique pas une âme et la vie, et l'immortalité de la pensée au marbre glacé des intérêts matériels.

Le mot Athénée me rappelle Athènes. Athènes ! Cette merveille du monde, qui nous paraît avoir été un rêve des dieux de l'Olympe, plutôt qu'une réalité historique. Et cependant ce n'était qu'une petite ville dont la population n'égalait pas celle de la Nouvelle-Orléans. Ce n'était que la capitale d'un territoire qui n'était guère plus étendu et plus fertile que la paroisse voisine de St. Tammany au-delà du lac Pontchartrain. Ses richesses commerciales et agricoles étaient infiniment moins grandes que celles de la Louisiane. Eh bien, de ce petit coin de terre, physiquement, géographiquement si rétréci, est sortie une puissance intellectuelle qui n'a jamais été surpassée, et qui, chez les peuples civilisés, charme et subjugue encore et le cœur et l'esprit. C'est un flambeau éternel auquel tout ce qu'il y a de génie sur la terre se plaît à venir emprunter une parcelle de lumière. Pourtant, l'Athènes matérielle de l'antiquité, l'Athènes de pierre, de marbre et de chaux, a disparu depuis longtemps et sans retour ; mais l'Athènes intellectuelle est plus vivante que jamais dans les trésors impérissables qu'elle nous a légués. Et nous, Mesdames et Messieurs, nous pour qui la nature a tant fait sur le sol nouveau que nous habitons, nous, pour qui tant de siècles écoulés ont successivement travaillé, nous qui nous vantons d'être les enfants du progrès, si nous disparaissions subitement,

que resterait-il derrière nous dont la postérité pourrait nous remercier? Mais, grâce au ciel, la Louisiane s'éveille enfin; elle commence à sentir jusqu'au fond du cœur qu'elle doit un soutien chaleureux à l'Athénée qui a germé dans son sein, et qu'elle ne peut sans honte faillir à ce devoir sacré.

Un Athénée! C'est un lieu de réunion de rhéteurs, de poètes, de philosophes, de savants et d'artistes. C'est une école, une académie où l'on enseigne les belles-lettres, la philosophie, les sciences; où l'on examine et discute tout ce qui est du domaine de l'esprit humain. Fonder une pareille institution, c'est donc prendre l'obligation d'avoir, comme nos ancêtres latins, des poètes, des savants, des philosophes, des artistes. Cela est en votre pouvoir. Vous n'avez qu'à semer; vous récolterez. Je ne doute pas que nous n'ayons ici, sous un ciel aussi beau que celui de la Grèce et de l'Italie, un sol aussi fertile en talent et en génie que celui de ces heureux climats. C'est la culture qui manque; c'est une chaude atmosphère de bienveillantes sympathies; c'est un entourage appréciateur. Il faut au talent des circonstances favorables à sa naissance, à son développement, et, plus tard, un théâtre où il soit applaudi. Donnons lui ce théâtre; donnons au génie cette chaude, cette enivrante atmosphère d'admiration et de gloire sans laquelle il ne peut vivre et grandir. Quand le seul monarque qui soit de droit divin se présente, reconnaissez d'emblée sa légitimité et mettez lui la couronne de lauriers sur le front. La royauté de l'intelligence est la seule devant laquelle on doive s'honorer de fléchir le genou. Le talent est un acteur sur la scène du monde. Pour qu'il s'acquitte dignement de son rôle, il lui faut les applaudissements de la foule. Sans cela, il doute de soi-même; il se trouble, il se refroidit, et ne s'élève pas à la hauteur de sa force réelle.

Mesdames et Messieurs, dans cette jeune génération qui croit autour de nous, cherchons partout le mérite avec des yeux avides; cherchons et encourageons les poètes, les historiens, les savants qui seront les membres futurs de cet Athénée. Et pourquoi n'aurions-nous pas nos poètes, nos littérateurs et nos artistes? Est-ce que nous ne sommes pas de bonne race, de cette race latine à qui le genre humain doit ses plus grands chefs-d'œuvre et ses plus héroïques actions? Est-ce qu'elle n'a pas été, cette race latine, le Prométhée qui a ravi le feu du ciel? Est-ce que nous ne descendons pas des Grecs et des Romains? Est-ce que nous ne sommes pas les fils de la France, de l'Italie et de l'Espagne, de ces peuples d'élite, de ces grandes nationalités que l'on peut justement appeler patriciennes par excellence entre tous les autres peuples de la terre, par l'antiquité de leur gloire, et dont la marche historique au travers de tant de siècles n'a jamais cessé d'être un long sillon lumineux que l'esprit humain ne pourrait perdre de vue sans se troubler peut-être, et sans s'égarer en dehors de cette civilisation dont nous leur sommes redevables? Est-ce que ce nouveau monde où nos tentes exploratrices ont été transportées, est-ce que dans cette Louisiane qui est notre mère par la naissance ou par l'adoption, nous ne trouvons pas aussi des traces de cette grandeur que la race latine a laissé partout où elle a passé? Est-ce que nous ne sommes pas ici entourés d'une nature grandiose qui nous impose l'obligation d'être en rapport avec elle par notre taille intellectuelle? Est-ce que parmi les Etats de notre confédération il en est un seul, dont l'histoire renferme autant de variété, de poésie et même de grands enseignements philosophiques et politiques, que notre noble Louisiane? Quel vaste champ pour le poète, pour l'artiste, pour le penseur, pour le moraliste, pour l'historien,

pour l'homme d'état ! C'est avec une plume d'aigle ou de cygne, et non avec de venimeuses petites pattes de mouche, comme nous en avons eu plus d'un échantillon, qu'il faudrait écrire sur un pareil sujet. Permettez-moi cependant, Mesdames et Messieurs, de vous en tracer une légère esquisse, dont la faiblesse, j'en suis sûr, trouvera une excuse dans vos cœurs.

Cette Louisiane qui s'étendait jadis depuis les bouches du Mississippi jusqu'aux frontières du Canada, doit avoir frappé d'un enthousiaste étonnement les premiers explorateurs européens qui l'ont parcourue. Un fleuve qui, plus tard, fut appelé une mer intérieure ! D'autres fleuves géants se versant dans son sein ! Des forêts de taille colossale qui semblaient fraîchement sorties des mains du créateur ! Des paysages sublimes ! Une nature revêtue, dans toutes ses formes, d'une sauvage majesté ! De profonds mystères géologiques à éclaircir ! Des peuplades d'hommes rouges et cuivrés parlant des langues diverses, et offrant de curieux problèmes à résoudre ! Des monuments sans traditions et sans légendes, mais attestant cependant le passage de races inconnues qui avaient atteint un haut degré de civilisation ! Génies de la poésie et de la peinture, n'y-a-t-il pas dans ce spectacle nouveau sur la surface et dans les entrailles de ce monde dont la jeunesse présumée est peut-être plus vieille que la caducité de l'ancien, des sujets d'inspiration qui soient dignes de vous ! Et vous, savans, vous les Œdipes de la civilisation, un sphinx à mille têtes et à mille énigmes est devant vous. N'allez-vous pas vous efforcer de les deviner et de nous les expliquer ?

Mais écoutez ces fanfares guerrières. Voyez briller ces casques et ces épées nues. Admirez ce tourbillon d'hommes et de coursiers de fer qui reluisent au soleil. C'est la chevalerie qui arrive sur les bords du Mescha-

cébé, et qui vient saluer la Louisiane, sans nom encore, il est vrai, et endormie au fond de ses forêts vierges. Salut à Hernando de Soto, l'un des conquérants du Pérou ! Salut à l'une des meilleures lances de l'Espagne, à l'ami et compagnon de Pizarre, à l'héroïque chevalier dont la noble figure nous apparait sous la bannière de Castille qui s'arrête étonnée devant la majesté du fleuve diluvien que les indiens ont nommé le " Père des eaux." Ils étaient débarqués plus de mille, en l'an de grâce 1539, à la Baie du Saint Esprit dans la Floride, ces preux sans peur, sinon sans reproche, le glaive d'une main et la croix de l'autre—le glaive, pour conquérir de l'or et de la gloire—la croix pour soumettre des âmes au Christ. Trois ans de combats sans cesse renaissants ! Une lutte acharnée avec de farouches ennemis, avec la famine, la maladie, et toutes les rigueurs du ciel et de la terre ! Des difficultés de passage impossibles à comprendre et à décrire, et cependant surmontées—et la trouée héroïque avait été faite depuis la mer jusque près de l'emplacement où, croit-on, la ville de Memphis est maintenant bâtie. Mort de Soto à l'embouchure de la Rivière Rouge—marche de ses compagnons au travers du Texas jusqu'aux montagnes mexicaines—leur retour au Mississippi après des fatigues inouies—construction de navires—fuite et lutte continuelle des trois cents qui restaient contre une multitude de canots indiens qui les poursuivent en descendant le fleuve jusqu'au Golfe ! On reste confondu devant des faits qui dépassent toutes les inventions de la fable. Je vous le demande, n'est-ce pas une odyssée toute faite ? Pourquoi n'aurions-nous pas un Homère pour chanter des exploits qui font de l'histoire un poème épique ? Passons outre, mais en passant, constatons que pour la Louisiane le premier souvenir de son enfance est un souvenir de chevalerie. Ce ne fut, il est

vrai, qu'une apparition qui la traversa comme un météore, mais ce flamboyant phénomène semble l'avoir marquée au front d'un signe ineffaçable qui lui impose l'obligation d'être chevaleresque à tout jamais et digne de celui qui, dans son cerceuil de chêne, repose sous les flots du fleuve majestueux auquel cet héroïque dépôt fut confié.

Depuis lors, pendant cent trente-quatre ans, rien n'appelle notre attention. Mais voilà que le 7 juillet 1673, une barque, qui n'est pas celle d'un indien, flotte sur le Mississippi. C'est celle du père Marquette, prêtre récollet, et du marchand Joliet. Ils étaient partis de Québec pour aller à la recherche du merveilleux fleuve dont ils avaient entendu parler, sans s'inquiéter le moins du monde des dangers infinis auxquels ils s'exposaient dans une pareille entreprise. Ils descendirent jusqu'à la rivière des Arkansas, où, ayant appris des indigènes que le Mississippi se déchargeait dans le Golfe du Mexique, ils s'en retournèrent porter la nouvelle à Québec, où l'on sonna les cloches et chanta un Te Deum en témoignage de réjouissance et de gratitude. Ils moururent peu de temps après, ces hommes simples et modestes, sans s'être imaginé qu'ils s'étaient immortalisés, et que dans eux l'Eglise et le commerce s'étaient donné la main pour exécuter quelque chose de vraiment grand. C'est un épisode, cependant, qui ne fut pas sans conséquence mémorable pour la Louisiane. Car, en 1682, la route ayant été ainsi trouvée par les deux intrépides explorateurs dont j'ai parlé, Robert Cavelier de Lasalle prenait possession solennelle de ces immenses contrées au nom de "très haut, très puissant, très invincible et victorieux prince, Louis le Grand, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, et quatorzième de nom." Quelles que soient nos prédilections politiques, je ne crains pas d'en froisser aucune en disant ici: Chapeau bas devant

cette colonne au blason fleurdelisé qui s'élève fièrement sur les bords du vieux fleuve ! Salut aux armes de France sous quelque forme qu'elles se présentent ! Salut à sa fille qui vient de naître et qui désormais portera le doux nom de Louisiane !

Maintenant il fallait la coloniser et assurer à la France sa nouvelle conquête. C'est une famille héroïque qui s'en charge — onze frères dignes les uns des autres, dont le nom paternel est Lemoyne, et dont les principaux sont Iberville, Sauvolle, Bienville, Chateaugué, Sérigny, tous du Canada, cette sœur de la Louisiane. La domination française dans cette colonie nouvelle, depuis 1699 jusqu'à 1766, est remplie d'incidents romanesques et en même temps d'utiles leçons de gouvernement et d'administration. Dans cette lutte incessante entre la civilisation et la barbarie, entre le travail européen et une nature inculte, sauvage, et rebelle aux premiers efforts faits pour la dompter, il y a des péripéties plus émouvantes les unes que les autres et des tableaux variés qui sont presque tous d'une attrayante originalité. Nous nous trouvons face à face avec Crozat, le grand marchand à la façon des Médicis, face à face avec la puissante Compagnie des Indes, à laquelle la Louisiane est inféodée avec de nombreux privilèges, à condition de prêter, comme un ancien baron, foi et hommage au roi Louis Quinze, et de présenter une couronne d'or de trente marcs à chacun de ses successeurs. Nous nous laissons éblouir comme toute la France par ce prodigieux magicien de la finance, ce John Law, qui persuada aux têtes les plus sages qu'il avait trouvé sur les bords du Mississippi l'Eldorado si longtemps rêvé, dont les trésors devaient payer toutes les dettes de la France, et mettre des millions dans la poche de quiconque en voudrait.

Quelle guerre que celle des Natchez qui finit par

l'extermination de ces adorateurs du soleil, dont la civilisation était si supérieure à celle de toutes les autres nations indiennes! Quelle foule de brillants gentilshommes ne passons-nous pas en revue depuis d'Artaguette jusqu'à DeBlanc de St. Denis, qui, au travers d'aventures sans nombre s'en va, en vrai chevalier errant, deux fois par terre, de la Mobile à la ville de Mexico, où il capte la faveur du vice-roi, duc de Linarez, qui en vain cherche à l'attacher au service de l'Espagne. Il refuse, pour rester toujours français, mais il accepte le cœur et la main de la fille d'un hidalgo, auquel il a rendu, en courant, un service signalé, et il revient à la Louisiane faire souche de bonne famille. Pouvons-nous ne pas admirer la magnifique défense de l'île Dauphine contre les Espagnols? Pouvons-nous ne pas pleurer sur les amours coupables du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut, Madeleine repentante qu'une lettre de cachet envoie mourir à la Louisiane? N'y-a-t-il pas un roman tout fait dans cé que l'on raconte des aventures du chevalier d'Aubant et de la princesse Charlotte de Brunswick, femme du stupide héritier présomptif de Pierre LeGrand, qui, délivrée de son brutal époux par une mort qu'elle simula, grâce au breuvage habilement préparé qu'elle avait bu sans effroi, retrouve son amant sur les bords de ce cours d'eau qui nous est familier sous le nom de Bayou St-Jean?

Si nous suivons l'expédition de Bienville, remontant la rivière Tombecbé pour aller châtier les Chickassas, et subissant une sanglante défaite devant le fort d'Ackia défendu par les indiens commandés par des Anglais, nous sentons notre cœur palpiter de douloureuse admiration en voyant tomber les uns après les autres, sans reculer d'un pas, ces brillants officiers français qui presque tous furent mis hors de combat. Sous l'administration fas-

tueuse du Marquis de Vaudreuil, qui avait eu assez de crédit à la cour pour obtenir plus d'argent et de troupes qu'aucun autre gouverneur, et qui s'était entouré d'un nombreux cortège de gentilshommes, il y a de pittoresques contrastes à observer—une imitation des mœurs, de l'élégance, des coutumes de Versailles dans des cabanes de bois dépourvues de toute peinture et de tout autre embellissement — le langage de Racine et le patois du nègre—le chevalier aux talons rouges, à la collerette et aux manchettes de dentelles, fumant le calumet avec le chef indien à la chaussure de peau de daim et au manteau de buffle. Dans un cadre tout rustique, au milieu d'une nature primitive et sauvage, on retrouvait les séductions d'une société que l'on était étonné de rencontrer sous d'humbles toits sans meubles dorés et tentures de soie—d'une société tellement française, que, littéralement et historiquement parlant, on s'y donnait quelquefois des coups d'épée pour se désennuyer, et pour entretenir l'amitié. Est-ce qu'il n'y a pas là de quoi inviter la plume et le pinceau? Et les nombreuses tribus indiennes, qui autrefois peuplaient la Louisiane, ne méritent-elles pas une étude plus sérieuse que celle que l'on a daigné leur accorder, et ne sont-elles pas dignes de trouver un jour parmi nous un Chateaubriand, ou un Fenimore Cooper?

Mais, épuisée en quelque sorte par les grandeurs du siècle de Louis XIV, et comme fatiguée du poids de tant de gloires si longtemps porté, la France s'affaisse sous Louis XV. Elle s'endort sous le Sardanapale qui la gouverne, je dirais avec une quenouille de femme, si tant de femmes n'avaient pas régné plus noblement que des hommes. Elle perd toutes ses possessions sur le continent de l'Amérique du Nord. Le Canada lui échappe, et elle prie l'Espagne, sa cousine, de se charger de la Loui-

siane qui est devenue pour elle un trop lourd fardeau. Après beaucoup d'hésitation, l'Espagne accepte le cadeau royal, en faisant entendre que c'est par bonté d'âme, seulement pour obliger une alliée et une parente, et non parce que l'objet offert était pour elle d'aucune valeur. Ce fut un grand émoi et une bien vive douleur en Louisiane, quand on apprit ce petit arrangement de famille, à ses dépens. On pleura de rage de cesser d'être français.

Il faut avouer cependant que l'Espagne nous traita avec un certain degré de considération. Elle nous fit le compliment de nous envoyer un savant célèbre, Don Antonio de Ulloa, accompagné d'officiers distingués, pour prendre possession de sa nouvelle acquisition. Ce savant, membre de toutes les académies de l'Europe, homme de race, homme de plume et d'épée, car il avait le grade de lieutenant-général dans la marine royale, est un personnage original à étudier. Evidemment il était très mécontent de l'espèce d'exil que l'on semblait lui avoir imposé, on ne sait pourquoi. Il se sentait de taille à figurer sur un tout autre théâtre, de sorte qu'il traita sans façon, et même avec humeur, les petites gens qu'il était venu régenter, et du haut du piédestal où la renommée l'avait placé, il toisa avec mépris leur obscurité et leur ignorance. On osa cependant lui résister et même criailler contre ce qu'il faisait. On pourrait presque s'imaginer l'entendre parler ainsi : "Ah ! vous faites du tapage et vous ne m'appréciez pas ! Eh bien, pygmées que vous êtes, je vais vous faire voir le cas que je fais de vous." Là-dessus, il leur tourne le dos et va se percher sur une espèce de fort qui existait alors à l'une des embouchures du fleuve. Il y reste sept mois, sans bouger une seule fois de cet horrible séjour ! Il y passe tout un hiver ! Il y semblait ancré, l'illustre marin, entre le ciel et la mer,

seul avec la science pour compagne! Et la science lui suffit, et la solitude n'existe pas pour lui! Pouvait-il s'ennuyer en effet, quand de jour et de nuit il avait la ressource d'étudier la nature amphibie qui l'entourait de toute part, et d'interroger sur leurs secrets les astres flamboyans au-dessus de sa tête! Mais non, la science n'était pas là toute seule avec lui. Il y avait là aussi l'amour—l'amour passionné — l'amour espagnol, l'amour de feu, l'amour dramatique, romanesque comme au vieux temps de la chevalerie. Car voilà qu'un jour on apprit qu'il avait attendu là, avec une patience de fer, et presque avec un donquichotisme d'incroyable courtoisie et dévouement, la fiancée qui lui venait du Pérou. C'était la jeune et belle marquise d'Abrado qu'il avait connue dans la patrie des Incas, et qui arriva enfin après une si longue attente. Le mariage fut célébré à la balize par le chapelain d'Ulloa, et ce gouverneur aux nerfs un peu trop irritables, mais probablement plus disposé maintenant à être aimable pour les Louisianais, retourna en triomphe à la Nouvelle-Orléans avec sa brillante conquête.

Malheureusement, la marquise était accompagnée de jeunes filles d'honneur, péruviennes au teint jaune. " Ce sont des mûlatresses," s'écrièrent les dames Louisianaises, qui déjà n'étaient pas très bien disposées. " Nous n'irons pas chez la Gouvernante, à moins qu'elle ne chasse cette canaille là." Le mot fut répété à la fière marquise, dont le rire moqueur et le dédain vertement exprimé ne firent qu'augmenter l'irritation de la population. Les femmes s'indignent, les hommes conspirent pour secouer le joug étranger; on fait appel à Aubry, le gouverneur français qui va céder sa place; et l'on veut qu'il la refuse à ces intrus hautains. Ils se sont mal adressés; car Aubry les dénonce comme mutins, et les menace de les faire rentrer dans l'ordre. Néanmoins l'action marche; c'est

le fougueux Lafrénière, né orateur, qui tonne dans le conseil colonial; c'est Noyan, neveu de Bienville, qui met la main sur la garde de son épée; c'est Villeré qui soulève les milices des bords du fleuve; c'est Mme Pradel, maîtresse du commissaire français, Foucault, qui, nouvelle Marion Delorme, réunit la nuit les conspirateurs dans ses jardins d'orangers; c'est ce misérable Foucault, escroc de bas étage, qui trahit tout le monde, et ses compatriotes et les Espagnols; c'est Marquis, suisse de nation et chef des insurgés, qui propose l'établissement d'une république, avec un exécutif sous le titre de Protecteur. Ce nouveau Cromwell à courte échelle devait être assisté d'un conseil de quarante membres élus par le peuple, soit à vie, ou soit pour un certain nombre d'années. Afin de se créer des ressources financières on aurait une banque modelée sur celle de Venise ou d'Amsterdam. Puis, on se mettrait sous la protection de l'Angleterre. Voilà le plan. Déjà tout est mouvement et émotion croissante. On entend gronder l'émeute qui approche. Enfin la révolution éclate et Ulloa est chassé, à sa grande satisfaction peut-être, et trois officiers espagnols sont retenus en otage. Notez bien ceci en passant, Mesdames et Messieurs, ce fut la Louisiane qui la première leva l'étendard de la liberté et de l'indépendance sur le continent américain. Car cela se passait en 1768. Ne voilà-t-il pas des matériaux tout prêts? N'y a-t-il pas là un roman historique pour un Alfred de Vigny, ou un drame pour un Victor Hugo?

Mais le triomphe ne fut pas long. Arrive le comte O'Reilly avec des forces écrasantes. Assistez avec moi à l'arrestation de Lafrénière et de ses héroïques complices—arrestation qui fut une exacte imitation de celle des comtes d'Egmont et de Horn, à la façon du duc d'Albe. Assistez à leur procès et partagez en toutes les

émotions. Enfin l'arrêt est prononcé: que l'on pende ces traitres! Mais le bourreau est un nègre, et l'on recule devant l'indignation qui serait produite si on l'employait pour pendre les premiers citoyens du pays. On cherche partout un bourreau blanc et on n'en trouve pas malgré l'offre d'une grosse récompense. Alors on modifie le décret: qu'on fusille ces rebelles puisqu'on ne peut les pendre! Aussitôt nos femmes—ces anges de la terre qui, partout et dans tous les temps, sont toujours debout et actives quand il s'agit de venir au secours du malheur, se jettent aux pieds d'O'Reilly et demandent la grâce des condamnés. Il répond: "Il est pénible pour moi de vous refuser. Mes instructions sont précises; les coupables doivent mourir. Le roi le veut, et quand le roi veut, tout Espagnol obéit." Entendez-vous ce roulement de tambours? Entendez-vous cette fusillade? Tout est fini. Mais non, tout n'est pas fini. Je vais vous citer un trait héroïque, digne de figurer dans une page de Plutarque. Les chefs des rebelles sont morts; O'Reilly fait venir un nègre, cuisinier renommé, qui était l'esclave de Noyan, l'une des victimes. "Tu appartiens maintenant au roi d'Epagne," lui dit-il. "En attendant que tu sois vendu, je te prends à mon service."—"Gardez-vous en bien," lui répond le nègre. "Vous avez tué mon maître; je vous empoisonnerais." Il faut dire à la louange d'O'Reilly, qu'il le renvoya sans le punir de sa magnifique audace. Allons, jeunes gens qui m'écoutez, vous chez qui les frimas de la vieillesse n'ont pas glacé l'enthousiasme, ramassez ces perles que l'histoire jette à vos pieds et enchassez-les dans un écrin digne de vous et de la Louisiane.

Mesdames et Messieurs, le sang versé dont je vous ai présenté le tableau fut le seul acte de sévérité de l'Espagne pendant une domination d'un peu plus de

trente-quatre ans. Cette domination fut toute paternelle et se fit chérir des Louisianais, qui oublient facilement le mal qu'on leur a fait, quand on redevient digne de leur affection. Dans leurs cœurs l'oubli de l'injure est toujours près de la réparation offerte et acceptée. On le vit bien, quand en 1779, leur presque imberbe gouverneur de vingt et un ans, Don Bernardo de Galvez, fit un appel à leur courage et à leur dévouement. Ils s'enrôlèrent en foule sous ses drapeaux, et dans une rapide campagne, Galvez enleva aux Anglais la Mobile, Pensacola, Manchac, Bâton-Rouge et Natchez.

Il y aurait des choses charmantes à écrire sur ce mélange de mœurs espagnoles et françaises qui se fondirent à cette époque dans un curieux tout ensemble. Mesdames, presque tous ces hautains officiers espagnols, qui d'abord étaient arrivés l'épée haute et pour punir, finirent par mettre bas les armes devant le sexe que vous représentez ici si brillamment, et s'allièrent à nos familles d'origine française. Les gouverneurs Unzaga et Miro ne cherchèrent pas ailleurs une épouse, et Galvez fit vice-reine une Louisianaise. Aussi, quand la vieille bannière de Castille s'abaissa pour faire place au nouveau drapeau tricolore de la France, si les Louisianais volèrent avec transport au devant de la mère qui leur revenait, ils eurent des larmes pour regretter le départ de celle qui leur en avait tenu lieu pendant si longtemps.

Cette apparition de la France en 1803 ne dura que quelques jours. Ce ne fut qu'un éclair, mais un éclair qui doit illuminer à tout jamais une des pages les plus mémorables, et je dirai même, des plus heureuses de notre histoire. Car ce fut alors que la France céda la Louisiane à la grande République américaine, à condition que son ancienne colonie dont elle se détachait forcément et avec regret, serait admise dans la confédération

des Etats-Unis, avec le moins de délai possible, et sur le même pied d'égalité que les treize Etats primitifs. Ce fut donc la France qui assura par traité à la Louisiane son indépendance, et les Etats-Unis n'eurent qu'à remplir la fonction purement ministérielle de lui mettre sur le front le diadème de la souveraineté.

Vous parlerai-je des plaines de Chalmette où fut vaincu l'ennemi qui menaçait la Nouvelle-Orléans? La France n'eut pas alors à rougir de ses descendants, ni la République américaine de ses enfants d'adoption. Ce fut pour nous l'occasion d'une large moisson de gloire. Vous parlerai-je de la guerre du Mexique? Quand on apprit que le drapeau étoilé était en danger sur les bords du Rio Grande, la Louisiane se leva d'un bond comme un seul homme, et en un clin d'œil plus de six mille volontaires armés et équipés à ses frais, furent vaincre ou mourir là où le devoir les appelait, et ne s'arrêtèrent que dans la capitale des Montezumas. Ce fut une autre riche addition à notre patrimoine de lauriers.

Je ferai à peine allusion à une époque d'un souvenir trop douloureux pour que je puisse en parler, et pour que vous puissiez m'écouter sans une trop pénible émotion. Je laisserai donc à un futur historien le soin de rendre justice au rôle joué par la population louisianaise dans une lutte gigantesque qui ne sera que trop mémorable. Je me permettrai seulement de dire, et nul ne le niera, je crois, qu'après de nombreux hauts faits, la Louisiane est tombée avec une grandeur dont nous pouvons nous honorer. Heureusement, il y a quelquefois plus de gloire dans la défaite que dans le triomphe, et il y a une certaine façon de porter les haillons de la misère qui éclipse la pourpre dorée de la prospérité. C'est dans l'adversité que le vrai sublime se montre de préférence. Vous en avez donné des preuves, Mesdames, qui neseront

jamais oubliées, et par l'exemple de votre résignation et de votre incomparable fortitude, vous nous avez forcés, nous autres hommes, de nous armer d'un front serein sur lequel un regard ennemi ne peut surprendre la trace des tortures du cœur. Vous nous avez appris à vivre, sans murmure, du pain amer acheté avec cette obole incertaine que nous accorde de jour en jour cette providence cachée que l'on est convenu d'appeler le hasard. Grâces vous soient rendues pour le courage que nous avons, et qui ne nous manquera que lorsque vous nous ferez faute, vous et Dieu!

Vous voyez, même dans cette imparfaite esquisse, que nous ne sommes pas les premiers venus, et que, si noblesse oblige, nous ne sommes pas sans devoirs à remplir. Certes, nous n'avons pas à rougir de notre histoire, mais je trouve qu'elle serait plus belle, si nous avions une littérature, brillant dans nos annales de tout l'éclat qu'elle devrait avoir. Ne pensez-vous pas que nous avons un peu trop négligé la gloire littéraire, qui est la première de toutes les gloires? La Louisiane a produit, il est vrai, l'abbé Viel et Audubon, ainsi que d'autres littérateurs distingués dont je ne parlerai pas, parcequ'ils sont vivants et que je m'adresse sans doute ici à quelques uns d'entr'eux. Ce n'est pas assez, cependant, de ce que j'appellerai ces heureux accidents. Nous devons mieux faire. Il nous faut une production régulière et continue d'hommes de mérite. Dans des intérêts, même purement matériels, sans parler de raisons d'un ordre plus élevé, nous devons nous efforcer de fertiliser notre sol avec un engrais venu d'en haut, afin que, autant que possible, toutes les vertus et tous les talents y germent à la fois. Pour cela que faut-il? L'histoire est là pour nous le dire. Le génie est un Dieu — le Dieu inconnu qui souvent passe auprès de nous sans que nous sachions le

voir. Vous ne le verrez se montrer que lors que vous lui dresserez d'avance des autels, et que vous y ferez fumer l'encens auquel il a droit.

Si la Grèce n'avait pas idolâtré les lettres, elle n'aurait pas eu ses Euripides, ses Sophocles, ses Platons et son siècle de Périclès. Vous êtes souverains, tous tant que vous êtes. Eh bien, faites acte d'une souveraineté populaire aussi éclairée que les souverainetés impériales ou royales. Le maître du monde, Auguste, soupait avec Horace et Virgile de préférence aux Verres et aux parvenus enrichis de l'époque. Soyez tous des Mécènes. Celui qui porta ce nom, tout puissant qu'il était, serait oublié depuis longtemps, sans l'hommage qu'il eut l'habileté de rendre aux princes des lettres, des arts et des sciences. Couronnez Pétrarque au Capitole; imitez les Médicis, et vous aurez le droit et le pouvoir d'inspirer des Dantes, des Le Tasses, des Michel Anges et des Raphaels. Aimez et encouragez les lettres et les arts comme François Ier, et vous aurez peut-être comme lui votre siècle de la Renaissance. "Vous êtes digne qu'un empereur vous serve," a dit Charles Quint au Titien, en ramassant et en lui remettant son pinceau. Une reine de France, voyant un poète endormi sur un banc dans l'anti-chambre de son palais, alla lui donner un baiser en présence de toute sa cour. "Je me plais," dit-elle, "à honorer publiquement ces lèvres qui distillent le miel." — "On m'apprend," dit un jour Louis XIV à Molière, "que ma noblesse ne vous trouve pas d'assez bonne maison pour rechercher votre société. Je vous prie de dîner aujourd'hui avec moi." Alexandre le Grand portait partout avec lui les œuvres d'Homère, et voulait même qu'elles fûssent mises sous l'oreiller sur lequel reposait sa tête. Son âme magnanime y puisait sans doute des inspirations, même pendant le sommeil.

Napoléon a dit: "Si Corneille vivait, je le ferais prince." Un de nos jeunes héros, qui, avait abdiqué sa place de secrétaire d'ambassade à Berlin pour venir à la tête de son régiment tomber glorieusement à la bataille de Belmont, me disait un jour avant de partir pour le champ d'honneur: "Que nos Louisianais auraient été étonnés, s'ils avaient vu, comme moi, des rois faire place à Humboldt."

Oui, Mesdames et Messieurs, place aux vrais rois — aux rois de par le droit divin de l'intelligence! Apprenons à nos concitoyens à les élever sur le pavois. Le génie, quelle que soit sa légitime fierté, a sa pudeur, ses hésitations, le doute de soi par moment, et même quelquefois une sorte de timidité virginale comme Racine et Virgile. Il faut donc dans de certaines occasions savoir lui faire violence et l'arracher à sa modeste et studieuse retraite. Surtout, répandons l'éducation dans toutes les classes, sans oublier qu'elle est fatale, l'éducation de l'esprit sans celle du cœur, et n'admettons dans la république des lettres qu'un seul ostracisme — celui des médiocrités, parce qu'elles sont les ennemies mortelles des supériorités, et qu'elles sont toujours des ombres jalouses qui cherchent à obscurcir la lumière. Là où prévaut une atmosphère malsaine de dénigrement, d'envie, ou même d'indifférence pour le talent, la société n'est qu'un fumier où ne s'assembleront que des oiseaux de basse-cour. Voulez-vous des aigles? Offrez leur la pâture qu'ils recherchent, et les aigles viendront; mais souvenez-vous que la pâture des aigles, c'est la gloire et toutes ses ivresses.

La création de cet Athénée est un pas de fait vers le but auquel nous devons tendre, nous de race latine — la conservation de cette langue française qui est si claire, si fine, si pure, si chaste, et par conséquent si difficile à

manier. Nous devons l'en apprécier davantage ; nous devons aussi ne pas oublier que c'est pour nous un héritage sacré légué par nos ancêtres ; que c'est la langue avec laquelle se sont faites les plus grandes conquêtes intellectuelles — que c'est celle de la diplomatie, des traités entre les nations, de toutes les hautes sommités sociales en Europe, et que, comme l'épée de Brennus, elle a été et sera toujours d'un énorme poids dans la balance des destinées humaines.

Mesdames et Messieurs, pendant cent ans la race latine a été noblement représentée ici, tour à tour, par la France et l'Espagne, qui furent successivement maîtresses de la Louisiane. Depuis, elle y a cédé le haut du pavé à la race dite anglo-saxonne. De 1699 à 1766, on n'y parlait que l'indien et le français. De 1766 à 1803, on y parlait encore l'indien, mais surtout le français, et l'espagnol dans des limites plus restreintes. De 1803 à 1884, l'idiome indien a complètement disparu—l'espagnol est presque inconnu — le français retient sa vitalité, quoique ayant perdu sa prééminence--et l'anglais, devenu la langue nationale, nous a imposé l'obligation de l'apprendre. Mais jamais, ni à présent, ni à aucune époque chez nous, les familles louisianaises d'élite — les grandissimes — pour me servir d'une expression récemment mise en vogue—n'ont baragouiné dans leur intimité, ou en public un affreux patois anglo-saxon nègre, comme on a cherché à le faire croire dans de certains écrits. Eh bien, continuons de parler avec une égale pureté les trois langues qui ont sur nous des droits que nous ne devons pas répudier, et qui toutes les trois réunies, si nous savons en faire usage, tripleront nos jouissances intellectuelles ainsi que les moyens d'arriver à une prospérité matérielle dont nous avons grandement besoin — l'anglais, parce que c'est la langue de notre

patrie, et que par conséquent elle doit devenir la nôtre de par le cœur et de par la raison—l'espagnol, sinon par l'obligation des souvenirs, du moins par intérêt, à cause des relations de toute sorte que nous sommes appelés à avoir avec nos nombreux voisins des Indes Occidentales, de Mexico et de l'Amérique du Sud—et le français, parce que, sans dire rien de plus, malheur à celui qui, ayant du sang français dans les veines, oublie ou rejette la langue des Bayards et de tous ces grands hommes qui ont fait honneur à la nature humaine !

François Ier a dit, que quiconque parlait trois langues valait trois hommes. Cela est vrai. Quiconque est maître de trois langues, triple ses idées, ses connaissances et ses moyens offensifs et défensifs pour le combat que tout homme doit livrer en ce monde. Souvenez-vous-en, Messieurs. Si c'est une vérité, ce que j'entends dire autour de moi, que notre population de race latine est tombée dans un déplorable état d'infériorité et n'occupe plus la place qui lui est due sur son sol natal, servez-vous, pour la reconquérir contre ceux qui l'ont envahie, de cette triple épée dont la poignée est à la portée de votre main. Et quant à vous, Mesdames, je ne vois pas pourquoi ce qui serait une vérité et un avantage pour nous, ne le serait pas pour vous. Je n'hésite donc pas à vous conseiller de devenir aussi maîtresses de ces trois langues que j'ai mentionnées. Car, m'appuyant sur l'autorité du roi de France dont je viens de parler, je crois pouvoir vous assurer que chacune de vous alors vaudrait trois femmes ! Ce qui ne serait pas à dédaigner, et pour vous et pour nous. Il me semble que cette triplicité intellectuelle de notre population latine, suppléant à ce qui lui manque en nombre matériel, serait pour nous une garantie certaine de meilleures destinées.

Je me résume en exprimant l'espoir que cet Athénée

où nous sommes réunis aujourd'hui, continuera d'être le Palladium de la langue française et de la race latine en Louisiane, car toute race qui se laisse absorber par une autre et enlever la langue de ses ancêtres perd son autonomie et disparaît de l'histoire des peuples.

Il ne me reste plus, Mesdames et Messieurs, qu'à vous remercier de la flatteuse et longue attention avec laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'écouter.

CHARLES GAYARRÉ.

Conférence de M. Alcée Fortier.

Dimanche, 1er Mars, M. le Professeur Alcée Fortier a fait sur le vieux français et la littérature au moyen âge, la conférence qu'on va lire; par le choix du sujet aussi bien que par la manière dont il a été traité, elle se recommande à l'attention de nos abonnés. Notre jeune et laborieux collègue a dû se sentir heureux de parler devant un auditoire comme celui qui l'écoutait. En effet, un étranger de distinction qui assistait à cette séance, nous disait en sortant: "Votre compatriote m'a fait un grand plaisir; mais j'ai admiré, avec non moins de satisfaction, ceux qui l'écoutaient: quelle attention soutenue! quelle délicatesse et quel bon goût dans leurs applaudissements! Le grand nombre de dames dans la salle, m'a frappé: j'aimerais bien à voir le beau sexe de mon pays montrer le même amour pour la littérature." Cette remarque désintéressée faite par un étranger est à la fois un éloge des dames louisianaises et un encouragement pour l'Athénée.

LE VIEUX FRANÇAIS ET LA LITTÉRATURE DU MOYEN AGE.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs :

Plusieurs des conférenciers qui se sont adressés à vous au nom de l'Athénée ont pris des sujets historiques. Vous avez entendu au mois de janvier l'admirable conférence de l'Honorable Charles Gayarré, qui nous a entretenus de la race latine en Louisiane et qui nous a mis en communication directe avec nos ancêtres dans le nouveau monde. J'ai eu moi-même le plaisir en décembre 1883 de vous présenter au château de Chambord aux Français du XVIe siècle, à la cour de François Ier. Je désire aujourd'hui remonter encore plus haut et vous faire assister à la vie de nos ancêtres depuis le commencement de leur histoire jusqu'au XVe siècle. Je ne vous raconterai pas les événements, auxquels ils ont pris part, avec la précision et la sécheresse des chroniqueurs ni avec l'ampleur et la science des Augustin Thierry et des Henri Martin, mais je ferai parler leur propre langue aux hommes des siècles passés et ils vous diront eux-mêmes ce qu'ils ont fait. Ils emploieront peut-être un langage exagéré, leur imagination vous paraîtra bien vagabonde, mais cependant c'est en les entendant s'exprimer que vous comprendrez quelles étaient leurs coutumes, quels étaient leurs défauts, quelles

étaient leurs qualités. C'est parce que je sais que nos ancêtres du XIIe et du XIIIe siècle étaient braves et chevaleresques que je tiens à vous les faire connaître. Ils n'étaient pas des barbares, comme on l'a cru si longtemps, leur langue n'était pas un patois absurde et leurs ouvrages n'étaient pas grossiers et confus, n'en déplaise à M. Boileau-Despréaux, qui, sûrement, ne les avait jamais lus.

Ce n'est que dernièrement que l'on s'est occupé de philologie, que l'on a essayé d'expliquer les raisons des différentes règles de grammaire qui paraissent si arbitraires et quelquefois si ridicules, que l'on a fait la comparaison des langues et que l'on a prouvé l'origine commune de peuples apparemment étrangers les uns aux autres. La philologie est une aide puissante pour l'histoire, elles se complètent l'une l'autre et sont d'une importance égale. M. Littré l'a bien compris, puisque dans son beau dictionnaire de la langue française il donne la forme de chaque mot à toutes les époques de l'histoire de France. Il n'y a pas d'étude plus intéressante que celle d'une langue quand on essaye de remonter à l'origine des différents mots; on semble remplir le rôle d'un magicien en transformant ainsi la langue qu'on étudie et en donnant aux mots des apparences fantastiques, mais qui ne sont que la forme ancienne et réelle. L'étymologie est devenue une science exacte, elle est régie par des règles absolues, dont on ne peut s'écarter sans courir le risque de tomber dans des erreurs absurdes. Malheur à celui qui n'est guidé que par la ressemblance du son ou par la signification du mot, car il nous donnera des étymologies aussi ridicules que celles de Ménage, le fameux Vadius des "Femmes Savantes." Haricot, dit-il, doit venir de *faba*, parce qu'il devait y avoir une forme *fabaricus*, qui a fait *fabaricotus*,

aricotus et haricot. Que Molière eut raison de vouer à un ridicule éternel Vadius et Trissotin !

L'étude du vieux français et des règles de l'étymologie vous permettra d'avoir une idée exacte de la langue actuelle et vous intéressera en vous faîsant lire des ouvrages charmants par leur naïveté et précieux au point de vue des mœurs et des coutumes des *fervestus* des siècles écoulés.

Si je puis arriver à vous donner le désir de vous occuper de la langue d'oïl et de sa littérature, je considèrerai que j'aurai accompli un devoir patriotique et filial, puisque j'aurai contribué à faire rendre justice à nos ancêtres de la vieille France. Je vous prie cependant d'excuser quelques détails techniques et arides que je serai obligé de mettre devant vos yeux.

La Gaule, au temps de la conquête romaine, était habitée au nord par les Belges, au centre par les Celtes ou Gaulois proprement dits, au sud-ouest par les Aquitains et au sud-est par les Grecs-Ioniens. Les Belges et les Gaulois du centre appartenaient à cette grande branche de la famille aryenne appelée la race celtique, qui peupla la Gaule, l'Irlande et la Grande Bretagne, et que M. Amédée Thierry nomme les Galls et les Kymris. Les Aquitains étaient de la race des Ibères, établis aussi dans la Péninsule Ibérique, nommée plus tard l'Espagne. L'origine des Ibères est incertaine. M. Dietz, cependant, le savant philologue allemand, croit qu'ils n'étaient qu'une tribu celtique venue en Europe bien avant celles du nord et du centre de la Gaule. Les Grecs étaient établis à Marseille, ville fondée par les Phocéens.

Les Gaulois étaient un peuple intelligent, fier et courageux. L'histoire nous les montre ardents à la guerre et portant la terreur chez les autres nations. Nous les

voyons traverser les Pyrénées et les Alpes et fonder des colonies en Espagne et en Italie. Nous les rencontrons en Asie Mineure et nous les entendons dire à Alexandre le Grand qu'ils ne craignent qu'une chose, c'est que le ciel ne leur tombe sur la tête. Nous les voyons aussi à Cannes dans l'armée d'Annibal ; enfin dans toute l'Europe retentit le bruit des armes de ces grands hommes blonds de la Gaule celtique.

Mais arrivons à l'année 58 avant Jésus-Christ, un autre Alexandre, un autre Annibal vient à la rencontre des Gaulois et ceux-ci, malgré leur courage, malgré leur supériorité numérique, sont écrasés par les Romains. Grâce aux divisions de ses ennemis, César les a vaincus et, après avoir attaché l'héroïque Vercingétorix à son char de triomphe, il proclame la Gaule province romaine. Il avait fait périr un million de Gaulois.

Que va devenir la langue celtique après la conquête ? D'après la loi établie par la philosophie de l'histoire, il faut qu'elle disparaisse : Le peuple vainqueur, s'il est le plus civilisé, impose ses lois, sa langue et sa civilisation. Le latin supplante le celtique qui reste au bord des forêts et qui, enfin, se retire dans l'Armorique où les Bretons parlent encore la langue des anciens Gaulois. Dans le français moderne il n'y a que vingt mots qui viennent directement du celtique. Nous avons, d'après M. Demogeot, quelques expressions telles que "ne pas," du gaulois "né két," "soixante-dix" et "quatre-vingts" au lieu du latin "septante" et "octante," le mot "quinze-vingts," le gallicisme "faire bâtir," le j pur, l'u et l'e très ouvert et même quelques restes de législation gauloise dans le droit coutumier de la France, enfin quelques noms géographiques.

J'ai dit que les Gaulois parlaient le latin après la conquête romaine ; se servaient-ils de la langue de César et

de Cicéron ? Non, il est bien établi par les savants qu'à côté de la langue latine littéraire il y avait en Italie une langue parlée par le peuple : *lingua romana rustica.* C'est cette langue que les Gallo-Romains employèrent, l'ayant apprise des soldats romains, leurs vainqueurs. Dietz dit positivement et M. Brachet le confirme que le français et toutes les langues dérivant du latin viennent du latin rustique que l'on parlait en même temps que le latin littéraire, et que celui-ci n'a transmis qu'un nombre restreint de mots aux différentes langues romanes. Par exemple, si nous voulons trouver l'étymologie de beaucoup de mots français, il faut mettre de côté le latin littéraire et avoir recours au latin populaire :

Latin Littéraire :	*Latin Populaire :*	*Français :*
Urbs,	Villa,	Ville.
Felis,	Catus,	Chat.
Os,	Bucca,	Bouche.

Nous avons vu la Gaule devenue romaine adopter la langue du vainqueur ; l'invasion des tribus germaniques vers le IVe siècle va-t-elle faire disparaître le latin ? Non, les Francs s'établissent au nord, les Burgondes à l'est, les Visigoths au sud ; les Germains sont les vainqueurs, mais étant moins civilisés que les Gallo-Romains, ils vont adopter la langue et la civilisation des vaincus. Ils apportèrent cependant de nouvelles idées et il fallut pour les exprimer qu'on se servît en Gaule des termes de la langue germanique. On compte en français environ quatre cent vingt mots venant directement du germain et se rapportant principalement à la guerre et aux coutumes féodales.

Le latin a donné naissance à sept langues qui ont subi les mêmes transformations : toutes perdent les cas, toutes prennent l'article, toutes abandonnent le neutre, toutes forment le futur et le conditionnel par le même

procédé, toutes ont le même passif, toutes enfin forment les adverbes de manière en ajoutant le mot latin *mens*. Ces sept langues sont le français, le provençal, l'espagnol, l'italien, le portugais, le valaque et la langue des Grisons ou langue du pays de Coire.

Si nous tirons une ligne de la Rochelle à Grenoble nous diviserons la France en deux parties distinctes : au nord se trouve le pays de la langue d'oïl, du latin *hoc illud*, au sud se trouve le pays de la langue d'oc, du latin *hoc*. Les deux expressions oc et oïl veulent dire oui, aussi appelle-t-on souvent le français et le provençal les langues d'oui en opposition aux langues de si, qui sont l'espagnol, l'italien et le portugais.

La langue d'oc et la langue d'oïl sont deux langues entièrement distinctes, quoiqu'elles se rapprochent par un fait important : toutes deux sont plus près du latin que les autres langues romanes en ce qu'elles ont eu une déclinaison à deux cas. Il est bon cependant de dire que l'italien par sa forme est celle des langues sœurs qui ressemble le plus au latin.

Le provençal eut une belle littérature, mais quand le Nord, au commencement du XIIIe siècle, eût écrasé le Sud par la croisade des Albigeois, la langue d'oc disparut comme langue littéraire : elle ne fut plus écrite et tomba au rang de patois. Le dialecte provençal le plus important est le catalan qui existe encore comme langue littéraire et qui est parlé par près de trois millions d'hommes.

Sous les Mérovingiens et sous les Carlovingiens, deux dynasties germaniques, le roi parle la langue franque, mais le peuple se sert du latin devenu langue d'oïl. Voici les trois grandes règles de l'étymologie française : 1o. la persistance de l'accent latin : *alúmine, alun ;* c'est-à-dire que tout ce qui se trouve après l'accent latin disparaît en français ; 2o. suppression de la voyelle brève : *bon[i]tá-*

tem, bonté, pos[i]túra, posture ; 3o. chute de la consonne médiane : *cre*[*d*]*entia*, créance, *ma*[*g*]*ister*, maître. En latin l'accent se trouve sur l'avant-dernière syllabe ou pénultième quand celle-ci est longue : *cantórem*, et sur l'antépénultième quand la pénultième est brève : *pórtícus*. En français moderne l'accent est toujours sur la dernière syllabe quand la terminaison est masculine : "chanteur," et sur la pénultième si la terminaison est féminine : " voyage."

La langue d'oïl était divisée, pendant le règne des Carlovingiens, de 747 à 987, en quatre dialectes d'égale importance : le bourguignon, le picard, le normand et le français ou le dialecte de l'Ile de France. Quand, après la mort de Louis V, le Fainéant, Hugues Capet, comte de Paris, eut pris la couronne de Charlemagne, le dialecte français, le dialecte du roi devint le plus important. Le pouvoir royal augmentant, le pouvoir des barons diminua et le roi finit par être reconnu comme le chef des seigneurs, comme le premier anneau de cette grande chaîne qu'on appelle la féodalité. La langue du roi s'étendit en même temps que l'autorité royale et le français ou dialecte de l'Ile de France devint la langue de tout le pays. Le bourguignon, le picard et le normand disparurent comme langues littéraires et devinrent des patois. Quesne de Béthune se plaint au XIIe siècle que les Parisiens se moquent de son langage picard, il dit :

> "Ne cil ne sont bien appris ne cortois,
> Qui m'ont repris, se j'ai dit mot d'artois."

Cela nous fait voir la prépondérance du dialecte français.

Cette question de dialectes est très-importante; elle nous explique pourquoi les Parisiens n'ont pas de patois. Les patois n'étant pas du français corrompu mais seulement des restes d'anciens dialectes, il est évident que là

où le dialecte a vécu à l'état littéraire il n'a pu y avoir de patois.

La plus grande différence entre le français moderne et la langue d'oïl est que celle-ci avait une déclinaison. Des six déclinaisons latines le vieux français en avait gardé une : la deuxième en *us* et l'avait prise comme le type. Des cinq cas latins il en était resté deux : le nominatif ou cas sujet et l'accusatif ou cas régime, exemple :

Nominatif latin singulier : murus — vieux français : li murs.
Accusatif latin singulier : murum — vieux français : le mur.
Nominatif latin pluriel : muri — vieux français : li mur.
Accusatif latin pluriel : muros — vieux français : les murs.

Nous voyons donc que le nominatif singulier et l'accusatif pluriel avaient un s et que l'accusatif singulier et le nominatif pluriel n'en avaient pas. On disait en vieux français : " li murs est haut" et " j'ai le mur," et " li mur sont haut" et " j'ai les murs." Au XIVe siècle cependadt, à l'époque des terribles commotions de la guerre de cent ans, il semble qu'il y ait eu une aussi grande confusion dans la langue que dans le pays. Au XVe siècle on ne comprit pas les deux cas de la langue d'oïl et il fallut que l'un des deux disparût, ce fut le cas sujet, beaucoup moins employé que le cas régime. Voilà donc l'explication de la formation du pluriel ; l's français n'est rien que l's latin de l'accusatif pluriel.

Le vieux français mit un siècle à mourir, le XVe ; au XVIe siècle apparaît le français intermédiaire qui ne diffère du nôtre que par l'orthographe et par quelques particularités de grammaire ; par exemple : amour et gens étaient toujours féminins dans la langue du XVIe siècle, le participe présent était toujours variable et le participe passé s'accordait, que le complément direct précédât ou suivît.

Notre langue moderne pèche souvent contre l'étymo-

logie et n'est pas aussi logique que le vieux français que l'on accuse cependant d'être obscur et grossier. Nous disons : "moi, qui parle," les hommes du XIIIe siècle disaient : "je, qui parle ;" ils avaient raison, "moi," venant du datif *mihi*, ne pouvait être sujet, à la place de *ego*, qui a donné "je." En style de notaire, lorsque nous voyons : "je soussigné," cela nous paraît étrange, mais c'est réellement la forme correcte.

Dans nos grammaires nous voyons que "grand' mère" s'écrit avec une apostrophe parce que, dit-on, la lettre e de grande a été omise. Cette explication est ridicule, vu que *grandis* en latin, ayant la même forme pour le masculin et le féminin, on écrivait en vieux français "grand mère." Il n'y eut jamais d'e, donc l'apostrophe moderne n'est qu'une faute grossière des grammairiens du XVIe siècle.

Quand nous écrivons : je suis, je finis, je reçois, je rends, nous avons tort au point de vue de l'étymologie, la première personne en latin n'ayant pas d's, le vieux français n'en avait pas. Notre troisième personne : il chante, est incorrecte, la langue d'oïl avait un t qui reparaît dans la forme interrogative : chante-t-il et qui est le soi-disant t euphonique des vieilles grammaires. Nous disons : le lierre, le lendemain ; les mots étant ierre, en demain, la langue d'oïl disait l'ierre, l'endemain et était plus logique que la nôtre. Nous écrivons "mon âme," "mon épée," les trouvères écrivaient "m'âme," "m'épée," de même que l'on dit "l'âme," "l'épée."

Je vous prie encore de m'excuser de vous parler de ces points de grammaire, mais je tiens à faire voir que pour savoir notre français moderne à fond, il faut étudier la langue au point de vue historique et s'occuper du vieux français. Ce n'est que de cette manière que l'on peut expliquer la raison des règles et comprendre bien

des expressions qui nous paraissent étranges. Par exemple, "Dame Dieu" nous choque si nous ne savons pas que le mot "dame" dans ce cas vient de *dominus* et que l'expression signifie "seigneur Dieu" et non pas "madame Dieu." Nous ne comprenons pas que les gens illettrés puissent dire "au jour d'aujourd'hui," cependant cette locution inusitée est la traduction exacte du mot aujourd'hui, la finale "hui" venant du latin *hodie* qui signifie "aujourd'hui." Comment pouvons-nous expliquer que l'on puisse dire "l'on," si nous ne savons pas que *on* venant de *homo*, est en réalité un substantif et peut prendre l'article. Je pourrais vous citer encore bien des cas, où la vieille langue sert à expliquer la moderne, mais je crois que j'en ai assez dit pour gagner ma cause et pour donner une impulsion à l'étude du vieux français.

Je dois cependant vous mettre sur vos gardes quant à l'emploi de certains mots dont la signification est entièrement différente aujourd'hui de celle du XIIIe siècle. *Trahere*, en latin, a donné en français "traire" qui signifie tirer le lait de la vache; dans la langue d'oïl on voit souvent: "il a trait les soldats de la nef," cela veut dire seulement qu'on a tiré les hommes du navire et rien de plus. Le mot avaler m'a aussi bien embarrassé dans mes lectures de vieux français avant que j'eusse pensé à l'étymologie. Avaler, venant de *ad vallem*, signifiait descendre; le sens a été restreint dans notre langue moderne et maintenant le mot signifie descendre les aliments dans le gosier. Dans la continuation de Guillaume de Tyr par Bernard le Trésorier, au XIIIe siècle, nous voyons: "Quand le roi avoit offert sa corone au temple, si avaloit uns degrés qui sont dehors le temple;" ici cela nous paraît bien étrange de penser que le roi pouvait avaler un degré de pierre; nous

sommes tentés de comparer le roi de Jérusalem à cet aimable Saturne à l'estomac blindé de fer, qui avalait des pierres, croyant vivre comme Ugolin de la mort de ses enfants.

Ce même mot avaler m'a donné une peine inouïe quand j'ai lu dans la langue du XIIIe siècle l'histoire de Jacob allant retrouver Joseph en Egypte. L'auteur dit en parlant du patriarche: "si li ert ses capiax avalés." Je vous laisse à juger si la phrase m'a embarrassé. Enfin, ayant pensé à l'étymologie d'avaler, j'ai compris que Jacob avait descendu son chapeau (ses capiax) sur sa tête, c'est-à-dire qu'il avait mis son chapeau et qu'il n'avait pas essayé de se nourrir de son couvre-chef, mets tout aussi peu agréable que les pierres du bonhomme Saturne.

Il n'y a pas de grammaire du vieux français, comme il y en a du provençal. Nos grammaires de la langue d'oïl, celle de M. Bourguignon, celle de M. Burguy sont écrites par des hommes du XIXe siècle. Il n'est peut-être pas sans intérêt de citer la plus vieille grammaire française connue. Elle est écrite par un Anglais, John Palsgrave, né en 1480, et fut publiée en 1530 sous ce titre: "L'esclaircissement de la langue françoyse." Plus tard, le même ouvrage parut aussi en anglais: "An introductorie for to lerne french trewly." Nous pouvons aussi mentionner l'ouvrage de Louis Meigret: "Tretté de la grammere françoeze, 1550.

Le premier dictionnaire fut le dictionnaire latin-français de Garbin, 1487; le second, le dictionnaire latin-français de l'imprimerie Robert Estienne, 1539.

"Chez nous beaucoup savent le latin, quelques-uns le grec, très-peu le vieux français," dit M. Littré dans son admirable histoire de la langue française. Il est vrai;

nous remontons jusqu'à Montaigne, Rabelais, Amyot, Marot, mais nous négligeons entièrement une littérature riche et curieuse à plus d'un titre, une littérature qui a produit les épopées du moyen âge et la chanson de Roland, les Fabliaux où pétille l'esprit gaulois, les poésies douces et touchantes du châtelain de Coucy et de Thibaut de Champagne, les Pastourelles naïves et harmonieuses, les histoires simples et intéressantes des Villehardouin et des Joinville.

Si nous n'étudions pas la langue d'oïl et la langue d'oc, nous laissons complètement vide l'espace depuis le IXe siècle jusqu'au XIVe. La littérature française est nécessaire au moyen-âge, elle est européenne et exerce la même influence sur les nations étrangères que la langue du XVIIe siècle à l'époque de la prépondérance intellectuelle et militaire de la France de Louis XIV. Ce n'est qu'au XIVe siècle qu'apparaissent Dante, le sublime génie du moyen-âge, Pétrarque aux charmants *canzoni*, Boccace aux contes spirituels, Chaucer, l'auteur des "Canterbury Tales," et ce n'est que plus tard que nous voyons l'Arioste inspiré des épopées françaises écrire son "Roland Furieux" et le Tasse nous raconter dans sa "Jérusalem Délivrée" l'héroïsme des preux chevaliers qui prirent la croix pour conquérir le saint sépulcre. L'Espagne produit Cervantes, le Portugal Camoëns, mais toutes les nations de l'Europe s'étaient déjà nourries pendant des siècles de la littérature française avant d'avoir une littérature nationale. Il est vrai que la France féodale n'a pas produit un Dante, un Cervantes ou un Camoëns, mais il est certain qu'on ne peut dédaigner une langue qui eut un retentissement si grand, si général dans toute l'Europe du moyen âge. Les étrangers la parlaient et l'écrivaient et, dit M. Mas de Latrie, d'après M. Littré : "au treizième siècle, l'Anglais

Mandeville écrivait en français ses pérégrinations suspectes, comme le Vénitien Marc Paul ses voyages consciencieux, Brunetto Latini de Florence son "Trésor," Rusticien de Pise son roman de "Méliadus," le Moraïte sa chronique, Martin de Canale son histoire de Venise, *pour ce que*, dit ce dernier, *langue françoise court parmi le monde et est plus délitable à lire et à ouïr que nulle autre.* Mettons donc de côté ce préjugé qui nous porte à croire que nos ancêtres étaient grossiers et que leur langue était un patois barbare. Jugeons les hommes du moyen âge par leurs ouvrages, car, comme a dit La Fontaine, cet esprit éminemment gaulois écrivant au XVIIe siècle : "à l'œuvre on connaît l'artisan." Jetons un coup d'œil sur la littérature de "France la louée" et présentons-nous à Roland, le chevalier à la "chère hardie," à Turpin, le "preux et l'alosé," à Charlemagne à "la barbe fleurie," à Nicolète, au "clair vis," à Renard le rusé, aux pastours et aux pastourelles qui

"entre un pré et une voie
espringoient (dansaient) sur l'érboie"

et qui s'entremettent "des doux maux amers."

De toutes les langues romanes c'est le français qui a les plus anciens monuments. Le premier que nous rencontrions ce sont les "Gloses de Reichenau" de 768 et qui sont presque incompréhensibles. C'est après la mort de Louis le Débonnaire, lorsque Charles le Chauve et Louis le Germanique s'allièrent pour combattre Lothaire et Pépin que nous voyons apparaître réellement le vieux français. Charles jure en germain d'être fidèle à son frère et Louis fait le même serment en langue d'oïl. Il est curieux pour un homme du XIXe siècle de savoir quel était le français de 842.

SERMENT DE LOUIS LE GERMANIQUE.

"Pro deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di in avant, in quant deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo et in aiudha et in cadhuna cosa, si cum on per dreit son fradra salvar dist, in o quid il mi altresi fazet, et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai, qui meon vol, cist meon fradre Karle in damno sit."

Vous voyez que ce français du IXe siècle n'est pas facile à comprendre et que les formes latines prédominent encore. En voici la traduction :

"Pour l'amour de Dieu, et pour le peuple chrétien et notre commun salut, de ce jour en avant, autant que Dieu m'en donne le savoir et le pouvoir, je sauverai mon frère Charles, ici présent, et lui serai en aide en chaque chose (ainsi, qu'un homme, selon la justice, doit sauver son frère), en tout ce qu'il ferait de la même manière pour moi, et je ne ferai avec Lothaire aucun accord qui, par ma volonté, porterait préjudice à mon frère Charles ici présent."

La Cantilène de Ste. Eulalie, qui est aussi du IXe siècle, est très-intéressante au point de vue de la langue. Je n'en citerai que les premiers vers :

"Buona pulcella fut Eulalia ;
Bel auret corps, bellezour anima.
Voldrent la veintre li Deo inimi.
Voldrent la faire diaule seruir."

"Bonne pucelle fut Eulalie ; bel avait le corps, plus belle l'âme. Les ennemis de Dieu voulurent la vaincre, voulurent la faire servir le diable." Eulalie ne voulut pas renier son Dieu et Maximien, l'empereur romain, la condamna à être brûlée. Ils la jetèrent dans le feu, mais comme elle n'avait aucun péché, elle ne brûla pas. Alors, l'empereur lui fit ôter la tête avec l'épée et, dit le chant : "la domnizelle celle cose non contredist et en figure de colomb volat au ciel."

Au Xe siècle nous ne pouvons citer en langue d'oïl

que la "Passion du Christ," "la Vie de St. Léger," "Gormund et Isembard" et "la Vie de St. Alexis." Ces ouvrages ne peuvent intéresser que le philologue, le langage en est obscur et tout latin, et le sujet ne nous plait guère. Lorsque, cependant, l'an 1000 fut passé sans qu'il y eût eu la fin du monde, les hommes se sentirent renaître. Ils oublièrent les misères des deux siècles précédents et eurent une grande ardeur pour la religion, pour la guerre et pour la poésie, qui chante les exploits des héros. C'est alors qu'apparaissent les épopées du moyen âge, tableau fidèle de la société de l'époque, où, comme le dit si bien Edgar Quinet, nous voyons "les dames au clair visage, cueillant des fleurs de mai; l'ermite au fond du bois, qui lit son livre enluminé; la demoiselle sur son palefroi pommelé; les pèlerins assis à table et devisant dans la salle parée; les bourgeois sous la poterne, le serf sur la glèbe; les pavillons tendus au vent, les chasses au faucon, les jugements par le feu, par l'eau, par le duel; les plaids, les joutes, les épées héroïques; le spectacle de cette vie bruyante, silencieuse, variée, monotone, religieuse, guerrière, où tous les extrêmes étaient rassemblés."

Cette littérature de l'ancien français est si riche qu'on est obligé de se restreindre quand on veut en parler. Il y eut trois grands sujets d'épopées: le cycle de Charlemagne ou la matière de France, qui est le triomphe de la féodalité; le cycle d'Arthur ou la matière de Bretagne, qui représente la chevalerie, et la matière de Rome, où nous voyons les hommes du moyen âge s'occuper de l'antiquité et parler d'une manière fantastique d'Ulysse et d'Alexandre. Les poèmes épiques en vieux français s'appellent aussi chansons de geste, du latin *res gestæ*, choses faites, histoire authentique. Vous verrez avec moi si les trouvères ne se servaient pas un peu de leur

imagination pour écrire leurs très-véridiques récits.

La chanson de Roland fut chantée pour la première fois par le trouvère normand Turold, elle devint tout de suite populaire et Wace nous parle à la bataille de Hastings ou Senlac en 1066 de

"Taillefér ki moult bien cantout
Sur un cheval qui tôt alout
Devant li dus alout cantant
De Kalermaine et de Rolant
E d'Olivier et des vassals
Ki moururent à Roncevals."

La ville de Sarragosse est assiégée par Charlemagne, le roi Marsille offre de capituler pourvu que les Français quittent l'Espagne. Roland fait choisir Ganelon par l'empereur pour porter la réponse. Ganelon est jaloux de la gloire du paladin et complote avec Marsille la mort de Roland. Celui-ci commandera l'arrière-garde et les Sarrasins l'attaqueront avec toute leur armée et l'écraseront avant que l'empereur puisse venir à son secours.

Selon le complot, Roland est assailli à Roncevaux par une grande armée. Il a avec lui Olivier et l'archevêque Turpin. Les trois guerriers jurent de vendre chèrement leur vie :

* "Ço dist Rollang, ci recevrums martirie,
e or sai ben n'avums guaires à vivre;
mais tut seit fel ki cher ne vende primes!
ferez, seigneur, des espées furbies,
si calengiez e vos morz e vos vies,
que douce France par nus ne seit hunie! Aoi!"

Le combat commence : Olivier, armé de son épée Hauteclère, Turpin, d'Almace, Roland, de Durandal, coupent en deux les Sarrasins et tuent des milliers d'ennemis,

---

* "Ici, dit Roland, nous recevrons le martyre,
et je sais bien que nous n'avons guère à vivre;
mais tous soient félons qui cher ne vendent d'abord leur vie!
frappez, seigneurs, des épées fourbies,
et défendez et vos morts et vos vies,
que douce France par nous ne soit honnie!"

mais il faut qu'ils succombent sous le nombre. Olivier est le premier tué, ensuite meurt l'archevêque, après avoir béni les corps de tous ses compagnons et leur avoir donné rendez-vous en paradis. Roland reste seul, il monte Veillantif, son cheval de bataille et avance contre les Sarrasins. Ceux-ci reculent d'abord, mais revenant à l'attaque, ils blessent mortellement le paladin. Le chevalier se sent mourir, la cervelle lui sort par les oreilles et il ne peut plus voir. Alors, il pense que Durandal et son cor (son oliphant) vont tomber entre les mains des païens. Il sonne donc du cor pour appeler Charlemagne. L'empereur entend l'appel de son neveu et retourne sur ses pas pour aller à son secours. Roland veut briser sa fidèle épée et s'adresse à elle ainsi :

* "e Durendal, cum iés e clere e blanche!
cuntre soleill si reluis et reflambes!
Carles était es vals de Morïanie,
quant Deus del ciel li mandat par sun angle
qu'il te dunast à un cunte cataigne :
dunc la me ceint li gentilz reis, li magnes."

Il raconte les prouesses qu'il a faites avec Durandal et termine ainsi :

† "cunqui l'en ai païs e teres tantes
que Carles tient, ki a la barbe blanche,
par ceste épée ai dulor e pesance.
Mielz voeill murir qu'entre païens remaigne.
damnes Deus père n'en l'ais et hunir France!"

Il frappe Durandal sur un rocher ; le roc se fend, l'acier grince, *cruist*, mais ne se rompt pas. Le preux cheva-

---

* "Eh! Durandal, comme tu es claire et blanche!
comme au soleil tu reluis et reflambes!
Charles était au vallons de Maurienne
quand Dieu du ciel lui manda par son ange
qu'il te donnât à un franc capitaine :
donc me la ceignit le gentil roi le magne."

† Par elle j'ai conquis tant de pays et de terres
que Charles tient, qui a la barbe blanche,
par cette épée j'ai douleur et peine.
Mieux vaut mourir qu'elle ne reste aux païens.
Que Seigneur Dieu le père épargne cette honte à la France."

lier se prépare à la mort, il tourne son visage du côté des ennemis, met Durandal et l'oliphant sous sa tête, se confesse de ses péchés et, dit le trouvère :

* "sun destre guant a deu en purofrit,
sainz Gabriel de sa main li ad pris.
desur sun bras teneit le chief enclin,
juintes ses mains est alez a sa fin.
deus li tramist sun angle cherubin
e saint Michiel de la mer del peril
ensemble od els sainz Gabriel i vint ;
l'anme du cunte portent en pareïs."

N'est-ce pas que ce récit est touchant et grandiose dans sa simplicité ? Ainsi parlaient les héros d'Homère, ainsi mouraient les Grecs et les Troyens. Qui peut dire, après avoir lu la chanson de Roland que la vieille littérature est sans mérite ? N'êtes-vous pas animés par ce combat surhumain et n'êtes-vous pas pris d'une pitié immense pour ce Roland si brave, si loyal, si chrétien ? Voilà donc les scènes que nous présentent les épopées du moyen âge. Ce sont les paladins de l'empereur à la barbe chenue qui frappent de grands coups d'épée, c'est Guillaume au " cort nés " qui tantôt protège Louis le Débonnaire, tantôt l'insulte, qui prend presque seul Joliette, la tour de marbre, qui enlève au Sarrasin Orable " la dame d'Aufriquant " et qui finit sa vie dans un monastère ; c'est Garin le Loherain, le fier chevalier ; c'est Renaud de Montauban, "le fil à viel Aymon ; " c'est Begues, l'époux de Béatrix, enfin ce ne sont que seigneurs hardis et sans peur, que gentilles dames : c'est le triomphe de la féodalité, c'est le cycle de Charlemagne.

C'est une grande époque, celle de ce roi des Francs

* " Son gant droit à Dieu il a offert,
saint Gabriel de sa main le lui a pris.
Sur son bras il appuya sa tête,
et les mains jointes est allé à sa fin.
Dieu lui envoya son ange chérubin
et saint Michel de la mer du péril,
ensemble avec eux Saint Gabriel y vint ;
l'âme du comte ils portent en paradis."

qui met sur sa tête en 800 la couronne d'Occident tombée depuis 476 du front du faible Romulus Augustule, qui conquiert Saxons et Avares, Lombards et Sarrasins, qui donne des lois à son peuple, qui se fait élève et prend dans ses doigts, habitués à serrer la lourde épée, la plume de l'écolier. Cette figure du grand empereur nous apparaît toujours dans toutes les chansons de geste ; il semble personnifier en lui toute cette dynastie carlovingienne si héroïque dans ses fondateurs, si faible sous Louis le Débonnaire et ses descendants, mais qui, néanmoins, est considérée comme la vraie race royale par le peuple qui se rappelle Charles Martel, Pépin et Charlemagne. "Rege terreno deficiente, Deo regnante," "le roi de la terre manquant, Dieu régnant," disent les Aquitains pendant le règne de Hugues Capet.

Un trait caractéristique des poèmes en langue d'oïl c'est la "gaberie." Chacun se vante à qui mieux mieux ; rois et chevaliers sont capables, d'après eux, d'entasser Pélion sur Ossa, comme les Titans dans la guerre des dieux. La femme de Charlemagne lui a dit que le roi Hugues le Fort, de Constantinople, est plus grand et plus fort que lui. L'empereur se rend à Constantinople avec ses paladins. Ce roi les reçoit bien et leur donne une belle chambre pour passer la nuit. Avant de se coucher Charles veut "gaber." Il dit que d'un coup de son épée Joyeuse il peut fendre en deux un adversaire et son cheval, malgré le casque et l'armure du chevalier, et que son épée restera enfoncée si profondément dans la terre que nul homme ne pourra l'en retirer.

Roland "gabe" et dit que s'il souffle dans son oliphant, un tel vent s'élèvera que toute la ville s'écroulera et que même la barbe du roi Hugues sera arrachée par la violence du vent.

Le comte Bérenger dit qu'il prendra les épées de tous

les chevaliers, qu'il les enfoncera dans la terre en laissant les pointes dehors et qu'il se jettera dessus du haut d'une tour sans que les épées puissent entamer sa peau ; au contraire, c'est l'acier qui sera ébréché.

Cette "gaberie" continue pendant des heures, l'archevêque Turpin, Olivier, Ogier le Danois, tous peuvent faire des prodiges qui épouvantent un espion du roi de Constantinople. Celui-ci est amené à la cour de Charles et l'impératrice est forcée de reconnaître que l'empereur a toute la tête de plus que Hugues le Fort.

Terminons le cycle de Charlemagne par ce joli tableau, légèrement modifié par M. Demogeot, de la vie de famille dans le roman des Loherains.

"Un jour fut Begues au chastel de Belin :
Auprès de lui la belle Biatrix.
Le duc lui baise et la bouche et la main,
Et la duchesse moult doucement sourit.
Parmi la salle vit ses deux fils venir.
(Ce dit l'histoire) : l'aîné eut nom Gérin
Et le second s'appelait Hernaudin,
L'un eut douze ans et l'autre en avait dix.
Sont avec eux six damoiseaux de prix,
Vont l'un vers l'autre et coure et tressaillir
Jouer et rire et mener leurs délits."

Dans la Chanson de Roland nous avons vu les fiers barons, les *fervestus* au plus fort du combat ; dans le "Voyage à Constantinople" nous les voyons, nous pouvons dire, au bivouac, gais, spirituels, hableurs ; au castel de Belin nous voyons le seigneur dans sa vie domestique entouré de la châtelaine et de ses enfants. N'est-ce pas une description complète de la vie du moyen âge à l'époque de la féodalité et peut-on me contredire quand j'affirme que l'étude du vieux français enseigne non seulement la philologie mais la vraie histoire, celle qui ne s'occupe pas seulement de la vie des princes, mais qui nous fait voir les mœurs, le langage et les coutumes des nations.

Avec le cycle d'Arthur nous commençons l'ère de la chevalerie ; un sentiment plus doux apparaît chez les trouvères, ce ne sont plus seulement grands coups d'épée sur les païens et guerres des seigneurs contre le roi, l'influence de la femme aidée du christianisme se fait sentir, les mœurs s'adoucissent et l'amour joue un grand rôle dans les poèmes de cette époque. Le fier chevalier plie *quelquefois* le genou devant son roi mais *toujours* devant son Dieu et devant sa dame. C'est alors que nous voyons Iseult et Tristan, Gauvain, Lancelot, Ivain et que nous nous intéressons à leurs amours. Cordéïlle nous afflige par ses malheurs et le chevalier qui trouve le St. Graal, vase sacré où avait été recueillie une goutte de sang de Notre Seigneur, nous émeut par son courage et sa piété.

Chrétien de Troies et Wace sont les auteurs dont les ouvrages sont le mieux connus. Chrétien écrivit le conte du Graal, l'histoire de Guillaume d'Angleterre et le roman du Chevalier au Lion. Dans ce dernier poème l'auteur nous raconte qu'il y avait une fois une fontaine merveilleuse dont l'eau répandue au dehors occasionnait un orage. Elle était défendue par un chevalier qui, cependant, est tué par le jeune Ivain. La femme du chevalier de la fontaine se désole ; alors sa suivante lui dit qu'il faut qu'elle se console, car elle peut lui nommer un chevalier plus vaillant que son époux, c'est celui qui l'a vaincu. La dame se laisse persuader par ce raisonnement et veut voir le vainqueur. Ivain se présente et, après une longue déclaration, il fait la conquête de la veuve inconsolable. Il part ensuite à la recherche d'aventures et rencontre un lion qu'un serpent étouffait. D'un coup d'épée il tranche la tête du serpent et, détail curieux, le poète nous fait remarquer que le chevalier a coupé le bout de la queue du lion, qui malgré tout, ne se

plaint pas de cette mutilation et devient le compagnon d'Ivain.

Wace nous raconte dans le roman de Brut l'histoire du roi Lear et de ses trois filles, histoire que Shakespeare nous présente avec tant de grandeur dans son immortelle tragédie. Balzac aussi a dû s'inspirer de ce sujet quand il a écrit son "Père Goriot." Ah ! l'ingratitude filiale est bien le plus grand de tous les crimes. Que le poète et le moraliste s'unissent pour châtier les enfants ingrats !

Le troisième sujet des poèmes du moyen âge c'est l'antiquité. Les hommes ont fait un pas en avant et s'occupent de la Grèce et de Rome. Alexandre et les héros de la guerre de Troie nous apparaissent, mais tout à fait déguisés ; ce sont des personnages dignes de Mademoiselle de Scudéry et de la Calprenède. Alexandre ne se contente pas d'aller faire la conquête de l'Asie, il faut qu'il s'élève dans les airs ; il veut voir ce qu'il y a là haut, mais il est vaincu par le soleil. Le conquérant trouve qu'il fait trop chaud dans le voisinage de l'astre dont (style de rhétorique) *les rayons bienfaisants fécondent la terre et font germer les riantes moissons.* Le fils de Philippe descend sur notre globe et va dans un pays où les arbres portent en guise de fleurs des femmes d'une beauté merveilleuse. Une pareille contrée valait mieux que la Perse et les trésors du Grand Roi.

Avec le roman d'Alexandre finissent les chansons de geste, il nous faut maintenant nous occuper de la partie satirique de la littérature de la langue d'oïl ; c'est là que nous voyons l'esprit fin et mordant, gaulois, en un mot, de nos ancêtres du moyen âge. La composition la plus importante en ce genre est le Roman de Renard, long poème de vingt-quatre mille vers, écrit au XIIe siècle.

Sous des noms d'animaux le poète attaque les hommes et les vices et les ridicules de son temps.

Renard est un nom allemand, le mot en vieux français est goulpil, du latin *vulpecula* que nous retrouvons encore dans notre mot moderne goupillon.

Nous reconnaissons dans le Renard du XIIe siècle un ancêtre de celui du bon La Fontaine. Tous deux sont de fins matois, de grands faiseurs de niches.

Voici les premiers vers du poème du moyen âge :

> * "Seignors, ce fu en cel termine
> que li doz tens d'esté decline
> et ivers revient en saison,
> que Renart fu en sa maison.
> Mais sa garison a perdue,
> ce fu mortel desconvenue ;
> n'ot que donner ne que despendre
> ne ses dettes ne pooit rendre ;
> n'a que vendre ne qu'acheter
> ne s'a de quoi reconforter."

Notre gaillard, comme vous voyez, est mal à son aise, il faut qu'il trouve de quoi nourrir sa famille. Il se met à l'affût sur le grand chemin et voit venir des pêcheurs sur une charrette pleine de poissons. Renard fait alors le mort et se laisse mettre sur la charrette par les hommes qui se proposent de vendre sa peau. Vous pouvez penser s'il mange beaucoup de poissons. Après s'être rassasié, il saute à terre en emportant un cordon d'anguilles, se moque des pêcheurs.

> * "Seigneurs, ce fut à cette époque
> Que le doux temps d'été décline
> Et hiver revient en saison,
> Que Renard fut en sa maison.
> Mais sa provision a perdue,
> Ce fut mortelle déconvenue ;
> N'eut que donner ni que dépendre
> Ni ses dettes ne pouvait rendre ;
> N'a que vendre ni qu'acheter
> Ni a de quoi se reconforter."

* "et vint a son ostel tout droit
ou sa maisniée l'atendoit:
encontre lui sailli sa fame,
Hermeline la preude dame,
qui moult estoit cortoise et franche,
et Percehaie et Malebranche,
qui estoient ambedui frère."

Pendant que Renard faisait grande chère avec sa famille arrive Isengrin le loup, attiré par la bonne odeur des mets. Il supplie son compère de lui donner un petit morceau. Renard lui répond qu'il soupe avec des chanoines et que, pour entrer chez lui, il faut être moine. Si Isengrin consent qu'il lui rase la tête, il l'admettra. Le loup accepte, alors Renard lui jette une chaudière d'eau bouillante à la tête et lui fait une superbe couronne.

Un peu avant Noël, les deux compères vont pêcher des anguilles. Ils trouvent l'étang glacé, excepté un petit trou qu'on avait fait dans la glace pour abreuver les animaux. Renard attache l'amorce à la queue d'Isengrin et la lui fait mettre dans l'eau en guise de ligne. Mais voilà que le froid augmente et la queue du loup se trouve serrée dans la glace comme dans un étau. Renard est enchanté et se met à l'écart. Arrive le seigneur Costanz avec sa meute. En voyant Isengrin tous se précipitent sur lui, homme et bêtes. Costanz lève son épée pour frapper le loup mais il glisse et l'épée coupe la queue d'Isengrin, qui se trouve délivré de sa prison glacée et qui se sauve en jurant de se venger du déloyal Renard.

"Ici prent cette branche fin,
Mais encore i a d'Isengrin."

---

* "Et vint à son hôtel tout droit
Où sa famille l'attendait:
A sa rencontre vint sa femme,
Hermeline la prude dame,
Qui moult était courtoise et franche,
Et Percehaie et Malebranche,
Qui étaient tous deux frères."

C'est-à-dire que cette partie de l'histoire est finie, mais qu'il y a bien des Isengrins, bien des dupés, bien des dupeurs.

Le XIIIe siècle est la plus belle époque de la littérature du vieux français; c'est alors que nous voyons Rustebeuf, le trouvère satirique, précurseur de Villon, Thibaut IV, comte de Champagne et roi de Navarre, dont les chansons amoureuses sont réellement gracieuses, Marie de France, qui nous charme par son lai du Chèvrefeuille et nous amuse par ses fables, Guillaume de Lorris et Jean de Meung qui écrivent le fameux Roman de la Rose, long ouvrage allégorique où se trouvent réunies comme dans une encyclopédie toutes les connaissances du temps.

Le XIIIe siècle est l'époque des fabliaux spirituels et grivois, des contes dont la gauloiserie ne permet pas de les raconter, des pastourelles, des romances, des retrouanges, des motets, des rondeaux, des rêveries, dont le sujet est toujours l'amour, mais l'amour fin, délicat, tendre, poétique. C'est dans la langue du XIIIe siècle que nous lisons les malheurs de Berthe au grand pied, les histoires si naïves de Villehardouin et de Joinville et que nous pouvons nous plaire dans la société de ces amoureux parfaits, Aucassin et Nicolète.

Le comte Bougars de Valence faisait une guerre acharnée au comte Garin de Beaucaire. Celui-ci étant vieux et faible fait appel à son fils Aucassin et lui dit de venir défendre son héritage. Le jeune homme ne veut pas sortir de sa chambre à moins que son père ne lui donne pour femme Nicolète au clair visage. Le comte Garin refuse en disant que Nicolète a été achetée des Sarrasins et qu'on ne sait qui elle est, mais qu'il donnera à son fils la fille d'un roi ou d'un comte. Aucassin préfère sa douce amie et va demander sa main au vicomte de la

ville qui a baptisé et élevé Nicolète. Le vicomte, de crainte du comte de Beaucaire, a fait enfermer la jeune fille dans une tour avec une vieille comme compagne et a fait sceller les portes de la chambre, ne laissant qu'une fenêtre par où la prisonnière peut voir "la rose espanie et les oisax qui se crient." Aucassin dit au vicomte: "C'aves vos fait de Nicolete, le riens (*la chose*) en tot le mont que je plus amoie?" Le vicomte répond qu'il ne faut pas que le jeune homme pense à Nicolète et que s'il l'épousait il irait en enfer. Aucassin lui dit: "en paradis qu'ai je a faire? je n'i quier (*veux*) entrer, mais que j'aie Nicolète, ma très douce amie que j'aim tant." En paradis, d'après lui, vont les vieux prêtres et les boiteux et les infirmes et tous ceux qui sont mal vêtus et qui meurent de faim et de froid. Avec eux il ne veut pas aller en paradis, mais que Nicolète vienne avec lui en enfer où vont les beaux chevaliers qui sont morts au tournoi ou à la guerre, et les belles dames et les jongleurs et les rois du siècle.

Le pauvre amoureux, cependant, ne réussit pas dans sa tentative près du vicomte et retourne au désespoir dans sa chambre. C'est là que son père vient le voir pour lui dire que le comte de Valence assiège la ville. Aucassin consent à attaquer l'ennemi si son père lui jure qu'à son retour du combat il pourra dire deux paroles à Nicolète et avoir un baiser d'elle. Animé par cette promesse Aucassin devient un héros, il s'avance au milieu de l'armée ennemie et amène le comte de Valence prisonnier à Beaucaire. Mais le père, au lieu de tenir sa promesse, met Aucassin dans une prison ou il se désole en disant:

"Nicolète, flors de lis,
douce amie o le clair vis,
plus es douce que roisin
ne que soupe en maserin."

Pendant ce temps la jeune fille a réussi à s'échapper de la tour en descendant par la fenêre. Elle arrive à la

prison d'Aucassin et les deux amoureux roucoulent à faire envie aux héros des comédies de Calderon. La garde vient pour saisir Nicolète, alors elle se sauve dans la forêt et dit à des pastouraux de faire savoir à Aucassin qu'il vienne chasser dans ce bois où se trouve une bête qu'il ne donnerait pour cinq cents marcs d'argent. Elle construit une hutte avec des feuilles et des fleurs et elle attend son amoureux.

A la nouvelle de la disparition de Nicolète, le comte donne la liberté à son fils. Celui-ci prend son cheval et va à la recherche de son amie. Les pastouraux lui disent où elle se trouve et il la rejoint dans sa hutte embaumée. Alors,

> "Aucassins, li biax, li blons,
> li gentix, li amorous,
> est issus del gaut parfont, (*du bois profond*)
> entre ses bras ses amors
> devant lui sor son arçon.
> Les ex li baise et le front
> et le bouce et le menton."

Ils voyagent ainsi jusqu'à ce qu'ils arrivent à la mer; ils entrent dans une *nef* qui passait et arrivent au pays de Torelore. Là ils sont pris par les Sarrasins. La *nef* où était Aucassin est jetée par la tempête sur la côte de Beaucaire. Le comte était mort et Aucassin devient le maître du pays, mais il est dolent, car il a perdu sa douce amie.

Nicolète est conduite par les Sarrasins à Carthage, dont le roi la reconnaît pour sa fille. Il lui donne or et argent et veut la marier à un roi; mais rien ne peut retenir la jeune fille, il lui faut son Aucassin. Elle s'échappe de Carthage et va à Beaucaire sous le costume d'un jongleur. Là elle voit son amoureux, se fait reconnaître de lui et ils se marient. Ils vivent de longs jours, sont heureux et l'auteur termine par cette naïve

réflexion : que son " cantefable " prend fin, car il n'a plus rien à dire.

J'ai tenu à vous raconter cette charmante nouvelle du XIIIe siècle, elle me rappelle Daphnis et Chloé de Longus et Paul et Virginie. L'amour d'Aucassin et de Nicolète est suave et tendre et leurs aventures sont racontées avec une simplicité qui, néanmoins, n'exclut pas l'esprit le plus fin et la philosophie la plus profonde.

Le Fabliau " la Houce Partie " de Bernier nous fait bien voir le côté philosophique de la littérature de la langue d'oïl.

Il y avait une fois un homme qui vint d'Abbeville à Paris avec sa femme et son fils. Il fit de bonnes affaires et s'enrichit. Etant devenu veuf il éleva son fils avec une sollicitude toute maternelle et voulut le marier à la fille d'un chevalier, offrant de céder à son héritier la moitié de sa fortune. Le chevalier refusa la main de sa fille à moins que le père du jeune homme ne donnât tout ce qu'il avait. Le vieillard consentit à cet arrangement, se disant que son fils lui donnerait toujours de quoi vivre. Au commencement tout alla bien, mais au bout de quelques années la bru se fatigua de ce vieux bonhomme qui mangeait et ne faisait rien, et elle dit à son mari qu'il fallait mettre le père à la porte. Le fils alla trouver le vieillard et lui dit de s'en aller. Le malheureux répondit que si on le renvoyait, il mourrait de faim et de froid, et supplia son fils d'avoir pitié de lui. N'ayant pu fléchir l'ingrat, le père demanda la couverture du cheval *(la houce)* pour se garantir du froid. Le fils envoya son petit garçon âgé de douze ans chercher la couverture de son cheval. L'enfant prit la *houce* et, l'ayant coupée en deux, il en donna une moitié à son grand-père et garda l'autre. Le pauvre vieux vint se plaindre à son fils, qui demanda au garçon pourquoi il

n'avait pas donné toute la couverture à son grand-père. L'enfant répondit : je garde l'autre moitié pour toi pour te la donner quand tu seras vieux et que je te renverrai de chez moi comme tu renvoies aujourd'hui mon grand-père. Le coupable comprit alors l'énormité de son crime et lui et sa femme traitèrent bien le vieux père jusqu'à sa mort.

C'est au moyen âge que nous voyons apparaître de nouveau le drame, proscrit par l'église chrétienne depuis des siècles, à cause de l'immoralité des spectacles à l'époque du Bas-Empire. C'est par l'église catholique que renaît l'art dramatique, par la représentation des mystères de la religion à laquelle prend part le peuple tout entier. Bientôt nous voyons la confrérie de la Passion organisée par ordre royal sous Charles VI, et les Clercs de la Basoche qui jouent leurs moralités. Encore un pas et nous arrivons aux farces et aux soties, ouvrages qui inspirent plus d'un poète moderne, riche mine où Molière ne dédaigne pas lui-même de puiser, prenant son bien, comme il le dit, partout où il le trouve. C'est du XIVe siècle que date la farce immortelle de l'Avocat Patelin ; c'est en langue d'oïl que sont écrites ces scènes que ne peuvent surpasser, pour la gaieté et l'esprit, ni le "Médecin malgré lui" ni "les Fourberies de Scapin." "Revenons à nos moutons" dit le juge au marchand qui, dans son plaidoyer, revient toujours à son drap volé si effrontément par l'avocat Patelin. Ce proverbe employé tous les jours et qui est si célèbre vient de la langue que parlaient nos ancêtres du XIVe siècle. Ils n'étaient pas si grossiers ces gens qui pouvaient apprécier "l'Avocat Patelin" et qui lisaient Froissard et plus tard Philippe de Comines.

A l'époque de Froissard la langue est plus facile à comprendre ; aussi, tous ceux qui s'occupent de la litté-

rature française ont lu les chroniques du poète-historien. Il va dans toutes les cours de l'Europe, il lit ses poésies aux rois, aux grandes dames, aux seigneurs, mais en même temps il observe les événements, il recueille les anecdotes, il écoute les récits et il met sous les yeux du lecteur la vie réelle de l'Europe féodale. C'est en lisant Froissard que nous comprenons bien ce que c'était que la guerre de cent ans ; il nous fait voir les Anglais et les Français sur les terribles champs de bataille de Crécy et de Poitiers, mais il nous les montre aussi aux tournois, où enivrés pas les doux regards de leurs dames les chevaliers joutaient et rompaient des lances dans l'arène bien souvent ensanglantée.

Philippe de Comines nous présente la fin du moyen âge ; il écrit l'histoire de la France de Louis XI, il nous décrit la lutte de la royauté et de la féodalité qui est agonisante et nous fait voir le roi ayant à côté de lui Olivier le Daim et Tristan l'Hermite, le roi mal vêtu, de petite mine, mais qui a fait tomber les têtes de St. Pol et de Nemours et qui a recueilli l'héritage de Charles le Téméraire et de René d'Anjou. Pour Philippe de Comines " la fin justifie les moyens " et Louis XI est grand puisqu'il a abattu la féodalité. L'historien du XVe siècle avait raison d'admirer les talents du politique, mais la postérité n'a pas oublié, comme Philippe de Comines, que l'homme fut mauvais fils, mauvais époux et mauvais père. L'historien de nos jours demande aux grands hommes les qualités du cœur aussi bien que celles de l'esprit, sinon sur le génie il y aura toujours une tache qui en diminuera l'éclat.

Avec le règne de Louis XI finit l'histoire du moyen âge, avec le XVe siècle disparaît le vieux français. Alain Chartier, Charles d'Orléans, René d'Anjou et Villon sont les derniers trouvères et les précurseurs de la Renais-

sance. Les trois premiers nous rappellent le châtelain de Coucy et Thibaut de Champagne, leurs poésies sont charmantes mais nous n'y retrouvons ni l'énergie des chansons de geste ni l'esprit fin et satirique des fabliaux du XIIIe siècle. Villon n'est pas un chevalier, c'est même un triste sire ; il est voleur, il n'a ni feu ni lieu, mais cependant ses vers sont quelquefois touchants et toujours spirituels ; nous y voyons à chaque ligne l'oreille de Renard et l'esprit gaulois, mordant, caustique mais philosophique apparaît à chaque instant, esprit de Marot, de Rabelais, de Montaigne, de La Fontaine, de Voltaire et de Béranger.

De la Gaule de Vercingétorix à la France de Louis XI il semble qu'il y ait un abîme, entre la langue de la Cantilène d'Eulalie et celle de Philippe de Comines le contraste paraît étrange, mais de même que dans la nature tout est homogène, dans l'histoire et dans la littérature il faut réunir les éléments épars qui servent à constituer ce tout qui est la grande France, ce tout qui est la belle langue française. Ne soyons donc pas ingrats, rendons justice à nos ancêtres et rappelons-nous que sans l'étude du vieux français nous mettons de côté un des principaux éléments de notre langue, que nous brisons la chaîne qui nous rattache au passé et que nous ne pouvons plus prouver que nous faisons partie de cette grande race latine qui a tant fait pour la civilisation européenne.

Souvenons-nous du cycle de Charlemagne et armés de cette Durandal moderne, l'Education, tranchons le roc qui met une barrière entre nous et la vérité.

ALCÉE FORTIER.

LE DÉSIR.

Gran duol mi prese al cor.
DANTE. *Inferno.*

Perchè cantando il duol si disacerba.
PETRARCA.

Un baiser que jamais la lèvre ne saisit,
Une étoile attirant le papillon caprice,
Jusqu'à ce que son vol se lasse et s'alourdisse,
Un appel insensé que l'écho nous redit;

Une ombre qui fait signe et dans l'ombre s'enfuit;
Fantôme que l'on nomme Idéal, Béatrice;
Espérance enlacée au regret, précipice
Où flottent Paolo, Francesca dans leur nuit:

O Désir! monstre ailé, phalène sidérale!
O démon qui nous tends une toile infernale
Où l'insecte, la fleur, l'homme vient expirer:

Que de genoux meurtris, que de mains étendues!
Que l'homme est malheureux, vivant pour t'adorer,
Et quels soleils naîtront de nos larmes perdues.

LÉONA QUEYROUZE.